

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1926

THÈSE

N°

623

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Pierre TERRIN

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

né à Marseille le 18 août 1895

Les compensations idéo-affectives

Le Président : M. H. CLAUDE, professeur.



PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1926

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1926

THÈSE

N° —

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Pierre TERRIN

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

né à Marseille le 18 août 1895

Les compensations idéo-affectives

Le Président : M. H. CLAUDE, professeur.



PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1926

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Anatomie médico-chirurgicale	NICOLAS
Physiologie	CUNÉO
Physique médicale	ROGER
Chimie organique et chimie générale	STROHL
Bactériologie	DESGREZ
Parasitologie et histoire naturelle médicale	LEMIERRE.
Pathologie et thérapeutique générales	BRUMPI
Pathologie médicale	Marcel LABBÉ
Pathologie chirurgicale	SICARD
Anatomie pathologique	LECÈNE
Histologie	ROUSSY
Pharmacologie et matière médicale	PRENANT
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène	CARNOT
Médecine légale	Léon BERNARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BALTHAZARD
Pathologie expérimentale et comparée	MÉNÉTRIÉR
	RATHERY.
	GILBERT
	BEZANÇON
	ACHARD
	WIDAL
	MARFAN
	NOBÉCOURT
Clinique médicale	
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques ...	
Clinique des maladies du système nerveux	
Clinique des maladies infectieuses	
Clinique chirurgicale	
Clinique ophtalmologique	
Clinique urologique	
Clinique d'accouchements	
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	
Clinique thérapeutique médicale	
Clinique oto-rhino-laryngologique	
Clinique thérapeutique chirurgicale	
Clinique propédeutique	
Professeur sans chaire	



H. CLAUDE
 JEANSELME
 GUILLAIN
 TEISSIER
 DELBET
 HARTMANN
 LEJARS
 GOSSET
 TERRIEN
 LEGUEU
 COUVELAIRE
 BRINDEAU
 JEANNIN
 J.-L. FAURE
 OMBRÉDANNE
 VAQUEZ
 SEBILEAU
 DUVAL
 SERGENT
 ROUVIÈRE

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

ABRAMI	Pathologie médicale.
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE	Chimie biologique.
BRANCA	Histologie.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CHAMPY	Histologie.
CHIRAY	Pathologie médicale.
CLERC	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
I. de JONG	Anatomie pathologique.
DUVOIR	Médecine légale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FIESSINGER	Pathologie médicale.
FOIX	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expérimentale.
HARVIER	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER	Urologie.
HOVELACQUE	Anatomie.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LARDENNOIS	Pathologie chirurgicale.
LE LORIER	Obstétrique.
LEMAITRE	Oto-rhin-laryngologie.
LÉVY-SOLAL	Obstétrique.
LHERMITTE	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale.
MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
METZGER	Obstétrique.
MOCQUOT	Pathologie chirurgicale.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON	Histologie.
PHILIBERT	Bactériologie.
RIBIERRE	Pathologie médicale.
RICHET Fils	Physiologie.
TANON	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VERNE	Histologie.
VILLARET	Pathologie médicale.
VELTER	Ophthalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

GOUGEROT	Pathologie médicale.
GUÉNIOT	Obstétrique.
RETTNER	Histologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.

AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LEREBoullet	Clinique médicale infantile.
LÉRY	Clinique médicale.
LOEPER	Clinique médicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique médicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

MAUCLAIRE, agrégé.....	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leur auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Externat 1920-1921 : PROFESSEUR TEISSIER

— 1921-1922 : DOCTEUR LAUBRY

— 1922-1923 : DOCTEUR WEIL-HALLÉ

DOCTEUR BOIDIN

— 1923-1924 : DOCTEUR LESNÉ

— 1924-1925 : DOCTEUR RIST

A MONSIEUR LE DOCTEUR M. MONTASSUT

Chef de Clinique à la Faculté de Médecine

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR H. CLAUDE

*Qui m'a fait le grand honneur
de présider cette Thèse.*

LES COMPENSATIONS IDEO-AFFECTIVES

Les investigations psychiâtriques récentes se sont attachées à noter les causes prédisposantes et déterminantes des psychoses, sans toutefois méconnaître le puissant intérêt de l'observation clinique. C'est ainsi que l'étude des caractères morbides a pris une juste importance et qu'elle a permis d'individualiser les constitutions : émotive, cyclothymique, paranoïaque, mythomaniaque, perverse et schizoïde. Elles traduisent des anomalies originelle et permanentes de l'esprit, favorisant l'éclosion et déterminant la marche et la nature des psychoses spécifiques.

Des travaux nombreux rapportèrent minutieusement les stades et les modalités de passage de germe délirant à la psychose confirmée. Ils n'aboutirent pas cependant à la conception large de la psychogenèse, et c'est à l'école psychanalytique que revient le réel mérite d'en avoir souligné le puissant intérêt.

Le but de ce travail n'est pas de signaler un mode de pensée inédit ; plus modeste, il s'appliquera à

développer et à rendre plus compréhensible une notion formulée par Freud.

Les causes et les modalités de la compensation ont été en effet signalées par lui, mais dans un sens qui nous paraît trop restrictif ; car, tout en reconnaissant la valeur de la libido, nous lui refusons le rôle exclusif de tropisme vital. La compensation, comme le refoulement, le transfert, la sublimation, nous apparaissant comme une réaction de défense ou un compromis à la faveur desquels le sujet se libère de conflits psychologiques beaucoup moins polarisés, résultant, d'une manière très générale, de la dysharmonie entre les tendances individuelles et les nécessités sociales.

Le but de ce travail est d'apprécier les causes favorisantes et déterminantes de la compensation, sa valeur et sa légitimité, et d'insister plus particulièrement sur ses divers aspects cliniques.

NECESSITE DE L'ADAPTATION SOCIALE

Les nécessités de la vie en commun exigent une adaptation incessante de l'individu aux exigences de l'ambiance. Il doit se conformer d'une manière générale aux données extérieures posées par la société, qui, à son tour, s'introduit constamment dans la vie individuelle pour influencer les jugements, les sentiments, les gestes ; dans ces deux cas, l'adaptation sociale, forme d'adaptation biologique, répond à une nécessité très générale. L'éducation n'a pas d'autre but que de conformer les appétits individuels aux ressources de l'ambiance ; la raison motive l'adaptation entre les circonstances de l'action et l'être agissant. Ainsi fut fondée, sur cette base, la notion de « bon sens » et la conception psychiâtrique de l'aliénation, au double point de vue psychologique et médico-légal.

Les états de désadaptation paraissent devoir se multiplier avec l'accroissement des obligations et des moyens de la vie moderne. Ils sont, non seulement l'apanage des inadaptables constitutionnels, mais de la plupart des individus lors d'un fléchissement,,

dans l'état physique ou psychique, déclanché par des causes très diverses, ces états, transitoires ou durables, affectent plus ou moins électivement la psychologie individuelle.

Le sentiment d'une désadaptation est en général mal supporté, car le bonheur paraît résider dans l'équilibre et l'accord des tendances individuelles et des conditions sociales.

L'acceptation sincère, la résignation et le renoncement vrais, la réadaptation courageuse, sont beaucoup moins fréquents qu'ils puissent paraître, et nombreuses sont les résultantes traduisant l'inaptitude de se réadapter légitimement. Les réactions anti-sociales, les psychoses délirantes, délibératrices ou compensatrices, en sont les meilleures preuves. Elles traduisent les efforts d'une personnalité défaillante, qui, incapable de se mesurer à la réalité, tente de modifier, d'expliquer avantageusement, de méconnaître ou de compenser agréablement les causes d'une désadaptation perçue.

Ainsi apparaît l'importance de la psychogénèse idéo-affective, réparatrice, régulatrice et ordonnatrice de la vie individuelle. C'est elle qui, comme l'a montré Freud, méconnaît et rejette les causes de la dysharmonie des tendances individuelles et des données sociales.

L'exercice de la censure et les opérations auxquelles elle donne lieu : refoulement, transfert, sublima-

tion, n'ont pas d'autre objet que de se débarrasser du facteur en le rendant inconscient et de dériver l'esprit vers des finalités plus acceptables.

La compensation idéo-affective, qui sera l'objet de cette étude, participe des mécanismes psychologiques précédents. Elle apparaît parfois comme une explication, le plus souvent comme une évasion de la réalité, une rupture avec des données désagréables ; mais, facteur nouveau, la création d'un monde imaginaire dédommage, contrebalance et facilite l'oubli de la cause désadaptante. Le domaine objectif, dorénavant, ne heurtera plus les aspirations, et le monde imaginaire favorisera l'épanouissement des tendances contrariées. La compensation apparaît comme un compromis assez fréquent, particulièrement utile au cours d'état transitoire de désadaptation.

LES FORMES LEGITIMES DE COMPENSATION

Si le caractère pathologique de la compensation nous intéressera particulièrement, nous croyons cependant utile d'en signaler des formes parfaitement légitimes. Le mécanisme univoque, variable, quant à ses points d'application, est seulement vicié dans les formes anormales par la polarisation affective. Ainsi la compensation n'apparaît pas seulement comme une illusion, source de réconfort, mais encore comme un facteur puissant de connaissance et d'activité pragmatique.

L'hypothèse, l'idée organisatrice et directrice de la science, participe en effet de ce mécanisme. C'est elle qui, délaissant momentanément l'observation scrupuleuse des phénomènes, suscite des problèmes nouveaux, en imagine les solutions, provoque l'expérimentation, bref « tisse la trame de notre intelligence ».

La création littéraire, artistique, utilise un processus analogue. Nous retrouvons toujours, à la base des sélections et abstractions partiales, une construction imaginative, un amalgame de vérités et de fic-

tions en vue d'une œuvre d'art, résultante de mondes réels et imaginaires.

Nous la retrouvons pareillement dans l'introspection psychologique, où elle apparaît, selon le mot de Bourget, comme « l'imagination des états d'âme ». C'est elle qui aide le psychologue, l'aliéniste, à se dépouiller momentanément de son caractère, de ses modes habituels de penser, de ses tendances, pour se représenter, donc comprendre, des attitudes mentales qui ne lui sont pas familières.

Source d'activité sociale, la compensation donne la vision vive, parfois le mirage du but à atteindre. Elle stimule l'énergie, entretient l'endurance et méconnaît les déceptions passagères.

Ainsi, les actifs, les ambitieux politiques, financiers, amoureux, anticipant sur l'avenir, rêvent souvent aux honneurs et aux avantages qu'ils veulent s'assurer. Le processus apparaît également comme une détente agréable, c'est un délassement, un jeu, qui permet à l'individu de s'évader momentanément des préoccupations habituelles et de s'amuser d'une fantaisie imaginative, se déroulant sans restriction et sans contrôle. La flânerie, le « dimanche de la pensée », est nécessaire à l'activité. D'ailleurs, cet état n'est qu'épisodique ; bien plus, il est conscient et recherché. Comme l'escrimeur, l'esprit rompt le contact, mais il reste en garde, prêt à se lancer dans l'action, dès qu'elle sera nécessaire.

Mais le but essentiel de la compensation imagina-

tive est surtout d'ordre actif ; elle apparaît comme un facteur d'illusions, souvent légitimes, et une source puissante de réconfort. Pour d'autres raisons encore, elle est nécessaire à l'action, elle ne fait pas que de masquer la vanité de l'effort, l'inutilité ou l'impossibilité des fins poursuivies, mais elle fixe heureusement la foi et la sécurité dans les moyens. « Leur juste appréciation risquerait fort, en effet, d'enrayer toute tentative, en tuant la confiance qui est la mère de l'action. En revanche, croire que nous pouvons, alors que nous ne pouvons pas, c'est nous mettre en état de vouloir, et vouloir n'est pas loin de pouvoir. » (1)

Ainsi, l'illusion fournit des raisons de vivre, mais elle permet surtout de vivre heureux. Toujours assoiffé de bonheur, l'homme cherche à réaliser ses tendances, sans qu'il soit nécessaire de déployer un trop grand effort pour en assurer le triomphe. A la faveur de la compensation imaginative, il peut se détacher à loisir des réalités désagréables ou les piétiner à sa fantaisie, jusqu'à les rendre adéquates aux formes qui lui conviennent. Elle lui permet de traiter l'hypothèse comme une certitude et l'idéal comme un bien acquis. Ici, la vérité importe peu ; assurer le bonheur, même au prix d'une illusion, là est la grande affaire. La science intéresse la conscience in-

(1) Dromard : Le Droit à l'Illusion. Revue Bleue, janv. 1910.

directement ; l'illusion, au contraire, la touche de façon immédiate, car, comme tout phénomène objectif, elle plonge profondément ses racines dans l'organisme. « La raison a beau crier, elle ne peut mettre de prix aux choses. » L'illusion, au contraire, sait leur accorder de la valeur et de l'intérêt ; elle permet de substituer à la réalité désagréable un monde imaginaire qui tend à devenir la réalité et à recevoir de celui-là les mêmes satisfactions que s'il était réel. « Ce rustre, écrit Erasme, mange un morceau de lard rance ; vous avez peine à en supporter l'odeur, mais lui s' imagine qu'il déguste l'ambrosie. »

La valeur et les modalités de la compensation apparaissent donc comme très variables, alors que le but est univoque. Les manifestations en sont très nombreuses ; de l'illusion légitime à la duperie stupide, elles forment une gamme riche, où, par degrés insensibles, on passe des formes normales aux pathologiques. Nous la retrouverons chez le collégien distrait par sa puberté, dans la conversation mentale de l'amoureux, les reviviscences du vieillard ; elle peut être le dévergondage imaginatif du paranoïde, le merveilleux du primitif et de l'enfant, ou la quiétude d'âme d'un Pascal. Ainsi pourrions-nous conclure, avec Valéry, que « l'homme est incessamment et nécessairement opposé à ce qui est par le souci de ce qui n'est pas, et qu'il enfante laborieusement, ou bin par le génie, pour donner à ses rêves la puis-

sance et la précision même de la réalité, et, d'autre part, pour imposer à cette réalité des altérations croissantes qui la rapprochent de ses rêves. » (1)

(1) Valéry : Variétés. N. R. F., 1924.

L'EVASION DU REEL

Ayant précisé le but très général de la compensation, nous nous proposons ici d'en étudier le mécanisme, à la faveur d'une dissociation délibérément systématique.

La compensation implique primitivement un détachement de l'ambiance, une évasion du réel qui inhibe l'épanouissement des facultés imaginatives. Elles ne peuvent se produire qu'à la faveur d'un assoupissement de la raison, une atténuation des perceptions et un relâchement de l'attention. La perte de contact intime avec l'ambiance, l'absence de la notion du réel et du présent sont des états fréquents en psychologie courante. Ils s'opposent à la vie animale, toute préoccupée de l'instant et du milieu. « Nous errons, dit Pascal, dans des temps qui ne sont pas les nôtres, et ne pensons pas au seul qui nous appartient... Que chacun exprime ses pensées, il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir... Nous ne pensons presque pas au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière et pour disposer de l'avenir. Le présent n'est

jamais notre fin ; le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. »

Ainsi le mouvement de nos pensées, de nos inclinations, de nos volitions, ne nous permet qu'une connaissance superficielle et sommaire du monde extérieur. Nous nous évadons continuellement du moment présent et nous planons au-dessus des réalités objectives ; il nous est cependant facile d'en prendre conscience par un effort d'attention qui suscite et aiguise les perceptions.

Au cours de la compensation imaginative, l'esprit s'inspire peu des données de l'ambiance qui corrompt et inhibent l'explosion spontanée des images mentales. Celle-ci n'apparaît au cours de la flânerie qu'à la faveur d'une agnosie sensorielle. Le flou, les demi-teintes du crépuscule, l'étouffement et la monotonie des bruits, l'effacement des contours prédisposent à la rêverie. Réciproquement, celle-ci s'accompagne d'une distraction, d'un détachement des réalités extérieures, trop connus pour que nous insistions.

Il n'est pas étonnant de retrouver cette idéation inférieure, spontanément réalisée au cours d'états psychopathologiques. Elle est même compatible avec des déchéances intellectuelles assez prononcées, où l'imagination paraît survivre et subsister aux dépens des facultés perceptives et critiques amoindries. Nous la retrouverons dans l'obtusion intellectuelle, la chute d'attention volontaire du neurasthénique, le

désintéressement du schizoïde, l'insuffisante notion de véracité de mythomane. Dans tous ces cas, il y a pareil détachement du réel ; les images, non corrigées par les données sensorielles, s'associeront au gré d'une fantaisie dévergondée.

L'évasion exige cependant une attitude plus active, afin de trouver dans l'ambiance des complicités qui permettront de justifier les rêveries et d'en entretenir le charme. C'est ici qu'apparaît le rôle vital de l'affectivité, qui favorise les interprétations et finalise les associations.

L'illusion, quoique intéressant directement le monde intérieur, a besoin de s'objectiver ; il est donc nécessaire que le monde extérieur ne l'annihile pas par des données contradictoires ; aussi assistons-nous à une transformation des réalités extérieures qui permettra aux désirs intimes de l'affirmer aux yeux du sujet, en s'immisçant, sans heurt, dans un cadre préformé. L'état affectif transforme les jugements immédiats portés sur le monde extérieur, en sélectionnant d'une manière partielle les perceptions et les sensations. L'essence finaliste de compensation apparaît ici ; l'esprit fausse les similitudes, les apparences, et reflète partiellement et partialement tout ce qui lui est présenté. Il attribue à tous les faits, à l'instar du paranoïaque (1), une signification qui

(1) Montassut : La constitution paranoïaque. Th. Paris 1924.

cadre avec les idées que le besoin de compensation a fait naître, rejetant dans l'ombre ceux qui s'y opposent. Au cours d'un travail plus ou moins inconscient, l'esprit choisit, en vertu de secrètes prédilections, et par des éliminations et des additions successives, il obtient des transformations de l'ambiance, favorables au complexe idéo-affectif préformé. Ainsi croyons-nous expliquer l'oubli ou la méconnaissance systématique du motif de la désadaptation et de certaines causes défavorables à la réadaptation. Réciproquement, l'esprit utilise partialement les données de l'ambiance, pour y accrocher ses rêves objectifs. Il y a comme une « cristallisation amoureuse » où l'imagination s'alimente et se justifie elle-même, à l'aide des événements les plus futiles de la réalité. L'utilisation passionnelle des données de l'ambiance apparaît au cours de la rêverie, qui a besoin d'un cadre et du concours des objets environnants ; elle se montre manifeste dans toutes les fictions de la pensée primitive, dans les jeux du maniaque ou dans ceux de l'enfant. « L'enfant, écrit Dugas (1), a l'imagination très souple, mais très matérialiste, il entre aisément dans toutes les fictions, mais il pose chacune d'elles sur un fond de réalité. Il a le goût, le besoin de poupées ou d'autres objets matériels figurant ses conceptions. S'il joue au cavalier, il lui faut.

(1) Dugas : L'Imagination. Boné, 1903, p. 31.

une chaise pour figurer le cheval et une ficelle en guise de rênes, un bâton en guise de fouet. Toutes ces images ou représentations réclament un point d'appui matériel. Il est vrai qu'elles se posent librement ou indifféremment sur tous les objets, prennent toutes les formes et rayonnent en tous sens. Tout lui est bon pour figurer ses conceptions. »

La vie affective, contrairement aux vieilles théories intellectualistes, est ici, plus encore que dans l'état normal, maîtresse souveraine des associations d'idées et des souvenirs, comme elle l'était des interprétations du monde extérieur. Nous retrouvons ici l'essence finaliste de l'état passionnel que M. Dugas (1) définit excellemment : « la confiscation de l'esprit au profit d'une idée ou plutôt d'un sentiment fixe qui devient une possession; une hantise ». Il y a polarisation des associations; comme il y a cristallisation des interprétations.

L'impérieux besoin de méconnaître et de compenser la cause désadaptante, non content de s'assurer la complicité du jugement, en conteste fréquemment la valeur comme source de connaissance. Ainsi voyons-nous l'esprit préférer, aux facultés critiques, les intuitions moins légitimes, mais satisfaisant davantage l'affectivité. « La raison a beau crier, elle ne peut mettre de prix aux choses. » L'intuition sait

(1) Dugas : *Le Soupçon*. Journal Psychol., juillet 1923.

le leur donner par une connaissance directe, immédiate, et sans le secours du raisonnement.

En résumé, la compensation idéo-affective implique un rapport très lâche de l'individu et de la réalité extérieure. L'esprit, passivement détaché des données de l'ambiance, ne reçoit plus d'elles que des notions confuses ; il s'abstrait cependant volontairement des perceptions désagréables pour utiliser partialement les données favorables à la réalisation imaginative et pour donner de la vraisemblance à ses rêves.

Nous étudions maintenant comment l'esprit substitue la réalité intérieure à celle de l'ambiance devenue serve, et comment ces constructions idéo-affectives deviennent, pour lui, l'unique réalité.

LES SATISFACTIONS IMAGINATIVES

La complicité idéo-affective, signalée au cours de l'évasion de la réalité, se manifeste avec plus d'intensité dans la création d'un monde imaginaire :

L'imagination, que nous voyons survivre à des déchéances intellectuelles prononcées, et subsister en dépit des efforts que l'on fait pour la détruire, plonge profondément ses racines dans le domaine affectif ; elle défait non seulement les données des sens, de la mémoire, du jugement, mais elle sait harmonieusement les regrouper pour leur donner un but agréable et les apparences de la réalité. Lorsque le sujet peut réaliser normalement ses tendances, la satisfaction imaginaire est superflue ; mais, dans le cas contraire — celui qui nous occupe — l'individu trouve un refuge dans le monde imaginaire, où il peut, sans heurt, satisfaire ses moindres désirs. La réalité, écrivent La Forge et Allendy, lui refusant la réalisation de ses utopies, il en est réduit à faire, de plus en plus, appel à l'imagination. Dès lors, l'imagination, soumise à un entraînement intensif, devient la fonction capitale du psychisme et s'hypertrophie d'autant plus que l'individu, en un cercle vicieux,

prend l'habitude de lui demander plus qu'à la réalité(1). Il n'est pas rare, d'ailleurs, de la voir confisquer au profit d'un monde imaginaire objectivé.

Le pouvoir objectivant de l'imagination normale est d'observation courante. « Dans le rêve, écrit Tissot, où l'imagination n'est pas tenue en bride par les sens, toute représentation est actualisée, y compris celle qui se rapporte au passé. » Le souvenir d'une perception, d'une sensation, d'un état d'âme, est presque toujours perçu comme une donnée présente. L'imagination, grâce à son pouvoir objectivant vient au secours de la perception au cours des états de déficit. Mais, écrit Mignard (2), ce travail de l'imagination, qui collabore avec la sensation à la construction de l'objet perçu, n'a point du tout le caractère subjectif que nous donnons d'habitude aux manifestations imaginatives. La meilleure preuve en est que nous ne les considérons pas comme des productions de notre esprit, mais que nous les voyons comme des parties intégrantes de l'objet extérieur.

Aussi bien donc que les autres parties qui nous sont données par la sensation, elles présentent un caractère d'objectivité. La compensation idéo-affective n'a pas seulement pour but de permettre à l'in-

(1) La Forge et Allendy : La Psycho-névrose et la Névrose. Payot, p. 77.

(2) Mignard : Imagination objectivante et Hallucination. Journal de Psychologie, p. 345.

dividu de se réfugier dans un monde imaginaire, elle lui permet de substituer une réalité à une autre. Evocatrice ou créatrice, l'imagination objective ses combinaisons et leur donne la vie. A la faveur de paramnésie et d'illusions, elle sélectionne partialement les souvenirs, fixe complaisamment et actualise les états d'âme agréables qui peuvent surgir ; elle n'anéantit pas seulement le présent, mais elle ressuscite et revit un passé transfiguré. Créatrice, l'imagination, en dépit des données de l'actuel, de l'expérience, réalise des vœux impossibles et actualise les espoirs, comme les souvenirs. Ainsi, l'imagination objectivée supplée et remplace plus ou moins la perception défaillante. De l'illusion à l'hallucination vraie, il n'y a que des degrés insensibles.

Ce pouvoir objectivant est tel qu'il peut fréquemment apparaître comme une suggestion motrice, une tendance invincible à réaliser. Nous l'avions signalé à propos des jeux enfantins, nous la retrouvons chez les primitifs et en pathogénie mentale, au cours du jeu maniaque et de la pathomanie hystérique. Il semble ici que, réciproquement, l'attitude, les gestes, la mimique, illusionnent à leur tour le lujet et lui permettent de réaliser, dans un monde d'emprunt, ses tendances, et de les justifier, aux yeux des autres, comme des siens propres.

Avec la question de la croyance, nous abordons un des points les plus délicats, les réactions ne permettant que très aproximativement d'en apprécier

la part consciente et voulue. Si, chez le maniaque, les conceptions imaginatives sont mobiles comme l'humeur et assez réductibles, il est des cas plus nombreux où elles paraissent entraîner l'adhésion absolue et intime de la personnalité. La compensation serait imparfaite si elle n'entraînait pas la croyance ; elle manquerait, par là même, à son propre but.

« Quand l'image, écrit Dugas, cesse de se réaliser en actes ou de s'exprimer en gestes, elle s'affirme sous forme de croyance. » La vivacité de l'imagination accorde à ces représentations une existence réelle et actuelle. Pascal l'avait bien souligné : « Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne le faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. » Dans tous les cas d'émotion vive, la réduction de la croyance ne s'opère plus, il y a confiscation des facultés critiques au profit des images. L'imagination et la croyance paraissent fonctions directes l'une de l'autre, et en rapport inverse avec les données sensorielles et l'auto-critique.

Le sentiment est en effet le principe de la croyance, c'est lui « qui communique aux objets réels le complément d'existence appelé l'existence subjective, sans laquelle ces objets seraient comme s'ils n'existaient pas » (1). Cette croyance subjective se suffit

(1) Dugas : loc. cit., 329.

à elle-même ; elle est, au cours de la compensation, la seule croyance acceptable qui se refuse d'être troublée, par la réalité des choses extérieures. L'aliéné, à un degré plus tangible, oppose un vif mépris aux tentatives psychothérapiques, parce qu'elles ne troublent pas sa foi ; il sait « mieux que nous » ce qu'il éprouve, qui il est ; il dédaigne la justification de sa conviction, car il a sa vérité, et il estime son opinion inébranlable. Ainsi, la compensation imaginative n'est pas toujours une fantaisie consciente, un jeu auquel parfois on se pique ; elle est, le plus souvent, la réalisation d'un monde où compte une seule vérité : celle du sentiment.

ETUDE CLINIQUE

Comme nous l'avons signalé, la compensation répond à un but très général : concéder des satisfactions au moins illusoires à notre affectivité, en un mot satisfaire nos désirs. Le mécanisme est univoque, mais la variété de ses points d'application entraîne la multiplicité des résultantes. Une clinique minutieuse pourrait, à l'envi, en signaler l'aspect protéiforme, mais ce n'est pas notre but, tout au contraire, il est de ramener à de grands processus psychiques et d'expliquer à leur faveur les réactions délirantes ou non de la personnalité humaine.

Si la psychogénèse offre un caractère très général, elle présente, par contre, une valeur très diverse et varie avec les mobiles qui l'ont sollicitée, les moyens mis en œuvre pour la réaliser, les résultats auxquels elle donne lieu. La conservation des facultés pragmatiques, la dissociation aisée du réel et de l'imaginaire, la richesse et l'harmonie de la création, la qualité des croyances qu'elle entraîne, permettraient d'en estimer la valeur et la légitimité.

Les constructions imaginatives sont, ainsi, fort complexes et de valeurs très diverses.

Pour donner plus de clarté à cet exposé clinique, nous essaierons de rechercher dans quelles conditions elles se produisent et quelles sont les prédispositions occasionnelles natives ou acquises qui en facilitent l'expansion.

La compensation idéo-affective est en effet inhérente à nous-mêmes, elle n'apparaît pas seulement chez l'enfant, le primitif ou l'aliéné, mais encore chez la plupart des individus normaux.

Habituellement corrigés par les données de l'expérience et l'exercice des facultés rationnelles, les complexes idéo-affectifs latents peuvent se manifester à la faveur d'un transitoire déficit de notre activité organique ou intellectuelle.

C'est ainsi qu'au cours d'une *rêvasserie*, favorisée par une éclipse de l'attention, nous voyons fréquemment surgir des images disparues du champ de la conscience et s'associer, au mépris de toute vraisemblance, sans aucune provocation ou restriction volontaire. L'abdication des facultés rationnelles, le relâchement de l'attention, l'expansion sans contrainte des idées, des images et des souvenirs, s'accompagnent d'un vif contentement ; aussi n'est-il pas rare de voir des rêvasseries fréquemment provoquées et soigneusement entretenues. Il y a des amateurs de la rêvasserie, comme il y a des monomanes de

l'opium. « Ose te tromper et rêver », écrivait Schiller. Et Amiel, qui s'y connaissait, décrivait complaisamment son extase. « Tant qu'on est plongé au milieu des hommes, on reste emprisonné dans certaines conditions de la durée et de l'espace, car on est un individu qui a ses alentours, des amis, des ennemis, une profession, une patrie, qui doit se nourrir, se loger, régler ses comptes, veiller à ses affaires » ; il est heureusement des répit, et lorsque la pensée flotte, « on peut alors exister sous une forme pure et goûter la félicité des anachorètes qui ne luttent plus, qui ne veulent plus, qui adorent et jouissent simplement. »

Cette ivresse, chez l'individu normal, n'est pas dangereuse ; elle est même utile en tant que délassement, que détente dans notre activité générale. Le but de la compensation idéo-affective apparaît plus manifeste au cours du jeu et de la rêverie active. Le jeu n'est pas, en effet, l'apanage exclusif de l'enfance, mais encore une détente utile à notre activité d'adultes. « Libre essor des tendances hors du contrôle des autres et de soi-même », il est bien une évaison de la réalité, une libération, mais encore un effet agréable de création sur des bases fictives. Il n'y a plus ici, comme dans la rêverie, une éclosion spontanée et une association fantaisiste d'images, mais un thème essentiellement réel et un but nettement proposé. « Un cerveau, écrit Dromard, prend en vérité l'attitude relâchée que nous venons d'étudier,

mais il la prend par un acte de volonté expresse, ne la prend, d'ailleurs, que par une moitié de lui-même, l'autre moitié restant attentive à surveiller le cours des opérations. La manière, ici, c'est de rendre les rênes sans perdre la direction, c'est de vagabonder, en faisant du vagabondage une exploitation réglée, c'est de donner carrière à l'automatisme, en sachant extraire de l'automatisme toutes ses richesses. Le mécanisme compensateur est manifeste au cours de la rêverie active, qui, plus que le jeu, exige une meilleure cohésion de l'image et un but plus précis. Les thèmes de ces rêves éveillés sont multiples et manifestes. « Tous, dit Freud, ont pour but et pour effet de concéder des satisfactions au moins illusoires à notre égoïsme et à notre ambition, à notre volonté de puissance, le plus souvent, en fin de compte, à notre érotisme, d'un mot tous satisfont nos désirs. » Lorsque l'ambiance s'oppose trop à leur réalisation, nous voyons l'individu se désadapter et chercher un refuge dans la vie intérieure, qui fera revivre les souvenirs, anticipera sur l'avenir ; les souvenirs à la lumière desquels les objets nous paraissaient transfigurés et cependant réels, l'avenir dont nous disposions à notre gré pour composer des formes heureuses et paisibles.

Pareille anticipation imaginative chez le malade soumis à une diète sévère et qui projette et se délecte, à ce propos, de somptueux repas. C'est encore le potache, distrait par sa puberté, qui vit de roma-

nesques aventurés ; le soldat brimé, qui, imaginativement, prend sa revanche ; c'est l'amoureux, qui, seul, évoque l'objet aimé, vit de sa propre vie, lui cause et le transfigure pour le rendre plus aimable. Les nombreuses désadaptations causées par les deuils et les incertitudes de l'après-guerre ont suscité, presque partout, le besoin de compensation plus ou moins judicieux. La recrudescence des pratiques métapsychiques provient non seulement d'une attraction irrésistible pour le mystère, mais surtout parce qu'il permet de méconnaître le désarroi et de revivre les époques heureuses d'autrefois.

Le goût très vif pour le merveilleux des enfants et des primitifs est un peu aussi notre apanage, et des esprits mûris ne dédaignent pas la lecture délassante de chimériques aventures ; l'amour du masque, du travesti, relève également d'un romanesque infantile que nous n'avons pas toujours supprimé ; il permet à bien des individus de se dépersonnaliser momentanément, pour se complaire dans une attitude agréable, et d'extérioriser sur ce spectacle de façade des états affectifs profonds.

L'utilisation judicieuse de cette activité mythique se retrouve dans l'œuvre d'art : forme féconde de compensation imaginaire.

Vérités et fictions se combinent harmonieusement pour donner du charme, du relief, du sentiment à la création esthétique. Elle n'est pas la reproduction servile de la vie, mais un amalgame heureux de la

réalité et du rêve. Le sentiment de la nature lui-même n'est que le reflet de notre propre sensibilité objectivée librement, loin des tyrannies sociales, à la faveur de l'impression légère des objets environnants.

COMPENSATION

ET PSYCHOPATHIE CONSTITUTIONNELLE

Les tendances mythiques, infantiles, disparaissent habituellement au cours des évolutions ; si elles se font jour parfois, c'est là un cas rare, car elles sont ordinairement corrigées par les données sensorielles et asservies par les facultés critiques.

Au cours de l'évolution individuelle, comme dans celle de l'espèce, la conception rationnelle du monde de substitue de plus en plus à la conception idéo-affective primitive. Cependant, certains psychopathes constitutionnels paraissent marquer un temps d'arrêt ou de régression au cours de cette évolution phylogénique et enthogénique, et manifester essentiellement les caractères de cette pensée infantile. Ils présentent une forme spéciale de déséquilibre mental qui se traduit par des anomalies originelles et permanentes de l'esprit. Chez eux, la psychose n'est plus un accident, mais l'aboutissement normal d'une infirmité psychique. Un certain nombre d'entre eux présentent des troubles essentiellement imaginatifs :

mythomanes et schizoïdes, ils réalisent un terrain favorable à l'éclosion de la compensation idéo-affective où celle-ci existe comme en puissance.

Etudiant la tendance constitutionnelle à une activité mystique, Dupré isolait, en 1905, la constitution mythomaniacale, substratum du délire d'imagination dont il n'est que l'exagération morbide. « L'imaginatif, également insoucieux des constatations sensorielles et des démonstrations logiques, exprime des idées, expose des histoires, émet des affirmations à la réalité desquelles, en dehors de toute expérience et de tout raisonnement, il attache immédiatement sa croyance. Le malade, réalisant d'emblée ses associations d'idées, transporte dans le monde extérieur des créations subjectives, en leur confiant tous les caractères de l'objectivité. Il procède par intuition, par auto-suggestion, après invention » (1). Les relations de l'activité mythique et de la création esthétique sont intimes, et nous y retrouvons la satisfaction affective du jeu et l'ébauche de la compensation vraie. Comme le fait encore très justement remarquer M. Rogues de Fursac, cette tendance invincible au mensonge pathologique signifie « mensonge indépendant de tout mobile normal, mais non pas nécessairement de tout mobile quel qu'il soit, car les récits du mythomane ont toujours pour point de départ

(1) Dupré et Logne : Le Délire d'imagination. Encéphale, 1907.

le désir, chez le sujet, d'attirer l'attention sur sa personne et surtout de nuire à autrui. » Aussi la rencontre-t-on souvent à titre de compensation chez des individus conscients de leur mauvaise adaptation à la vie sociale ; elle leur permet d'abandonner leur mimétisme habituel pour s'affirmer épisodiquement lorsque la contrainte sociale cesse de s'exercer.

Le mythomane est, en effet, un spectateur qui se regarde vivre dans un vitrage et qui veut y être vu. Il craint de rester inaperçu ; aussi cherche-t-il à susciter et à retenir l'attention de son public en l'intriguant et en l'étonnant. Sans cesse, le mythomane étudie l'attitude qui le mettra en valeur à l'occasion, il se donne du relief et du coloris ; cabotin inné, il se compose non seulement des masques, une mimique, mais des états d'âme, qu'il amplifie pour la seule beauté du spectacle. Ses désirs, ses volitions sont d'essence esthétique, mais une perpétuelle duperie, à laquelle il se prend lui-même, fait finalement traiter ses passions comme des réalités. Ses passions n'en restent pas moins des abjets de pacotille, elles sont superficielles, elles ne puisent pas leur source dans un élan vrai et profond du cœur. Aussi la fabulation du mythomane est surtout un article de luxe, un jeu agréable, un passe-temps qui distrait l'esprit des préoccupations et des humiliations quotidiennes ; elles paraissent moins répondre à un but précis, dicté par l'affectivité, qu'à satisfaire l'impérieux besoin de créer et d'enjoliver des histoires.

Le schizoïde, détourné de l'existence pragmatique aux dépens d'une vie intérieure particulièrement riche en conceptions imaginaires, réalise par excellence le terrain propice à l'éclosion de la compensation idéo-affective. On peut dire qu'elle se retrouve chez lui toujours en puissance.

Dédaignant, à l'encontre du mythomane, les suggestions de l'ambiance, par ailleurs peu soucieux d'y réaliser ses désirs, le schizoïde se réfugie dans un monde imaginaire à la faveur d'une duperie d'essence affective. La constitution se manifeste, dès l'enfance, par un dédain profond pour les jeux turbulents, et une dilection particulière pour la lecture, la solitude, les longues rêveries. L'adolescence est ici, comme chez la plupart des héréditaires, une période critique, et l'adaptation aux conditions sociales ne se fait pas sans elle.

Conscient de son insuffisante adaptation, déçu par les premiers mécomptes, le schizoïde se hasarderait rarement dans les grandes entreprises et les folles aventures. Cette insouciance des faits exogènes le pousse souvent à négliger les obligations sociales les plus élémentaires ; il se contente de médiocres situations, souvent mal rétribuées, et se montre aussi insouciant des préoccupations financières que corporelles. En dépit des apparences, cet asocial présente une vie intellectuelle particulièrement active et riche, habituellement dissimulée par le masque de l'indifférence et de l'impassibilité. Ici, comme dit le popu-

laire, « tout se passe en dedans ». La vie intérieure est préférée à l'existence commune et néglige de se manifester. Il est aisé de comprendre que cette vie intérieure n'est pas une entité vide et stérile et que l'imagination se montre fréquemment complice des aspirations du cœur. La plupart du temps, une vie imaginative, bâtie sur un plan d'embellissement logique et rationnel, isole de plus en plus le schizoïde du monde extérieur et contribue à lui donner un air de rêveur et de distrait. La constitution schizoïde est d'ailleurs compatible avec une adaptation satisfaisante, et le travail mental n'apparaît pas toujours. Il réclame, pour être découvert, une investigation psychologique pénétrante. Combien d'individus réalisent, dans une existence tout entière occupée à la création artistique, les secrètes tendances d'une constitution schizoïde, au mépris des considérations matérielles les plus élémentaires ! Leurs œuvres mettent en évidence la lutte qu'ils ont engagée entre le rêve et la vie, le rêve ayant toutes leurs préférences.

De nombreux hommes furent de constitution schizoïde. Lorsqu'Archimède, absorbé dans la recherche d'un problème, pendant le sac de Syracuse, se laissa trancher la tête sans un geste de défense, le travail poursuivi réalisait chez lui un véritable complexe, détournant à son profit l'affectivité du savant, ne le laissant plus s'orienter vers l'instinct de conservation.

LA COMPENSATION

AU COURS DES PSYCHOSES

Nous réunissons ici tous les états psychologiques au cours et à la faveur desquels un système délirant compensateur se trouve constitué. Les modalités en sont fort nombreuses et peuvent apparaître au cours d'états très différents. La compensation peut, à elle seule, constituer toute la maladie pour laquelle le terme de psychose de compensation a été proposé par Mignard ; dans d'autres cas, elle n'apparaît plus que comme symptomatique d'une psychose nettement caractérisée, évoluant pour son propre compte ; enfin, elle n'est parfois qu'accessoirement ébauchée sous l'aspect de jeu, dans certains états d'excitation intellectuelle.

Les psychoses de compensation sont des épanouissements du système psychologique réactionnels à certaines insuffisances trop vivement ressenties de la situation du sujet. Ces délires peuvent notamment se produire par réaction à certaines situations sociales dans lesquelles le sujet ne trouve pas la satisfaction

de certains besoins et qui réalisent de la sorte un état d'inadaptation ou de désadaptation mentales. Ces tendances non réalisées, et le système psychologique ou complexe idéo-affectif qu'elles provoquent parfois dès l'enfance, ne sont pas forcément de caractère sexuel ; de très nombreux complexes sont d'une tout autre nature. Lorsqu'un tel système idéo-affectif détermine une orientation exclusive et tyrannique de l'activité mentale, il constitue de ce fait un état passionnel, quelle que soit d'ailleurs la qualité de réaction qu'il provoque par l'effet de la constitution du sujet. Des conditions étiologiques très diverses, comme l'influence sur le psychisme des émotions et des intoxications, peuvent, par la suspension du contrôle qu'elles favorisent, permettre le développement et la consolidation du délire ainsi préparé, et collaborer de la sorte avec les causes précédentes à son plein épanouissement.

La psychose de compensation paraît se développer essentiellement sur la constitution schizoïde ; nous l'y avons vue en puissance, nous l'y retrouvons en plein épanouissement, au cours des stades plus ou moins avancés de maladies et pour lesquelles Claude et ses élèves ont proposé les termes de schizomanie et de schizophrénie. L'évasion de l'ambiance est si profonde que ces malades apparaissent comme des déments. Il n'en est rien cependant, et si, dédaignant les apparences, on pénètre plus avant dans leur psychologie, on les verra exploiter une vie intérieure

riche en pensées agréables, en rêveries capricieuses qu'il leur répugne d'objectiver.

Il est des cas frustes de compensation où celle-ci n'apparaît que comme un scotome délirant : la méconnaissance de la réalité et les conceptions idéo-affectives ne s'appliquant que pour certains complexes hormis lesquels l'activité intellectuelle demeure normale. Nous en rapportons un cas, de type assez fréquent, et pour lequel nous trouverions difficilement une terminologie psychiâtrique suffisante.

OBSERVATION I

Mme P..., à la mort de son fils, manifeste un état de mélancolie affective, avec émotions réactionnelles vives. Aux approches de la nuit, elle fuit son domicile, en proie à une agitation motrice intense et erre dans les rues, en proie à la plus vive anxiété ; après plusieurs heures de déambulation automatique, elle rentre se coucher dans le premier hôtel venu.

L'isolement, l'alitement forcé et une médication sédative permettent à cette malade le retour à son domicile.

Le séjour, qui était impossible après le deuil récent, est actuellement bien supporté, quoique la douleur reste vive. La malade se livre à une activité singulière. Dès le jour, elle se rend dans la chambre de son fils, en fait particulièrement le ménage, brosse les vêtements, range les livres, et, après avoir disposé des fleurs près du portrait de son fils, prolonge, durant des

heures entières, une rêverie compensatrice qui lui interdit toute activité.

La malade se refuse à évoquer les souvenirs pénibles de la maladie, de la mort et des obsèques de son fils. « C'est impossible que lui, si bon et si intelligent, soit mort. Il n'est pas près de moi, certes, mais j'attendrai son retour, et tout sera prêt quand il rentrera. J'attends de ses nouvelles ; il voyage dans des pays lointains, en en Orient, comme il se l'était proposé depuis longtemps. Absorbé par son travail, il n'a pu m'écrire ; les communications sont parfois difficiles, une lettre s'est peut-être égarée, peut-être est-il déjà sur le retour ; quelle heureuse surprise ! »

Cette évasion d'un présent douloureux est facilitée encore par le rappel des souvenirs. Au milieu des photographies jolies, des manuels de lycée, la mère entretient cette douce duperie : son enfant tout petit est à elle, rien qu'à elle. Il ne s'agit pas seulement d'un souvenir marqué par le temps, mais d'une réalité objectivée pour satisfaire son amour maternel. La mère se remémore les premiers pas et les maladies de l'enfant, ses succès scolaires, elle les actualise et les revit. La croyance se refuse à être troublée par les données de la vérité, de l'ambiance, qui sont systématiquement rejetées. La perte de toute activité pragmatique, le refus d'alimentation et de soins médicaux ont rendu nécessaire une intervention psychothérapique. Avec beaucoup de prudence, nous avons pu mieux appareiller cet état de désadaptation et rendre cette femme à une activité normale en sublimant la douleur

mal compensée. Actuellement, sans que la douleur ait été atténuée, la malade a pu reprendre une activité domestique et sociale normale. Elle s'occupe d'œuvres charitables et y trouve un réconfort manifeste. La satisfaction d'agir au nom et d'après les enseignements de son fils l'aide à supporter et à rendre productrice son immense douleur.

La compensation n'a pas toujours pour objet des désadaptations aussi transitoires ; elle répond le plus souvent à des complexes infantiles, restés latents durant de longues années et réapparus à la faveur d'un déficit transitoire de l'activité psychique. Nous rapportons ici un cas particulièrement significatif à ce double point de vue.

OBSERVATION II

— Mignard et Montassut (1) —

T..., 30 ans, valet de chambre, entre dans le service en juin 1921, pour délire confus avec des idées polymorphes, agitation, fausses reconnaissances, sentiment d'inspiration mystique, pseudo-hallucination. Réactions violentes. Le début de l'affection remonte à un mois ; il aurait coïncidé avec de la glycosurie et de l'albuminurie transitoires.

A son arrivée, T... présente un état de manie confuse qui s'atténue rapidement avec l'amélioration de l'état

(1) Mignard et Montassut : loc. cit.

général et la disparition des signes d'insuffisance hépatorenale. La *restitutio ad integrum* n'est cependant pas réalisée, et de nombreuses conceptions délirantes, séquelles de l'état confusionnel, s'organisent autour de quelques noyaux dissimulés au cours de la phase d'excitation. Les conceptions délirantes polymorphes et insuffisamment coordonnées sont cependant fixes et difficiles à réduire ; les tentatives psychothérapiques se heurteront, pendant de longs mois, à une conviction sincère, mais aveugle, qui ne se laissera que très lentement entamer.

Les idées délirantes composent un délire de filiation de caractère mégalomane, provoqué d'ailleurs par des facteurs sociaux qu'il convient de signaler dès à présent. T..., en effet, ancien pupille de l'Assistance publique, a épousé une jeune fille placée sous la même tutelle et originaire du même département que lui ; tous deux vivent dans l'ignorance absolue de leurs parents respectifs. Or, notre malade prétend que Mlle de B..., sa patronne, n'est autre que sa mère ; le général B... serait son père, et il affirme le caractère incestueux de son ménage en disant que sa femme est sa propre sœur. Ces opinions sont d'ailleurs confirmées par l'attitude de T..., qui nourrit à l'égard de sa maîtresse des sentiments de déférence filiale et qui manifeste à sa femme, auteur inconscient de l'inceste, une répulsion assez vive, entraînant la phobie de tout rapprochement sexuel.

Le délire est construit ici sur quelques suppositions, mais il utilise surtout les intuitions. T..., sans le secours du raisonnement, a une connaissance immédiate, claire

et nette de ce qu'il considère comme la vérité ; chaque fait s'impose à lui avec une clarté et une certitude qui lui font dédaigner les tâtonnements anxieux de l'interprétant. Ici, le raisonnement de découverte est inexistant ; la croyance est immédiate, euphorique, elle se refuse à se laisser troubler ; aussi n'accepte-t-elle que les idées qui la confirment et rejette-t-elle celles qui la tiennent en échec. T... ne cherche pas à convaincre son interlocuteur, et il dédaigne les subtils raisonnements de justification du paranoïaque. Les intuitions sont nombreuses ; nous ne relèverons que les plus caractéristiques, la plupart d'ailleurs sont rétrospectives et se mêlent aux paramnésies d'une manière inextricable. Voici un cas qui remonte à la guerre : « En descendant des tranchées, j'ai vu passer deux femmes le long de la route ; l'une d'elles s'est mise à pleurer en nous voyant. J'ai dit alors à mon ami : « Je voudrais avoir une mère comme cela. » Elle m'a alors regardé, et j'ai eu l'intuition brusque que cette dame était ma mère. Cela a été fulgurant, plus fort que moi ; j'étais broyé et brisé par ce que je sentais, mais j'étais sûr de ne pas me tromper. » C'est à la faveur d'une intuition analogue que T... croira retrouver sa mère en la personne de Mlle de B... « Depuis longtemps, je sentais que ceux qui étaient bons avec moi avaient dû connaître ma famille ou en faisaient partie. J'avais eu le pressentiment que ma patronne était ma mère, un jour qu'elle m'avait commandé, d'une voix très douce, d'essayer un portrait. Or, cette photographie ressemblait tout à fait à ma femme, et je lui trouvai

aussi de mon expression. Mais j'ai eu la certitude soudaine de l'identité de ma mère, le jour où j'ai vu Mlle de B... pleurer devant moi, et où elle m'a appelé « Mon petit » avec une inflexion particulière de la voix. »

La conviction actuelle de T..., que sa femme est sa propre sœur, relève également d'un sentiment aussi brusque et aussi intuitif, favorisé par des préoccupations anciennes, exacerbées par les plaisanteries des camarades du front. Mais il faut bien remarquer, d'autre part, qu'en ce qui concerne la plupart de ces intuitions, si le malade en fut effleuré avant la période actuelle, il sut assez bien les réduire pour n'en parler à personne et n'en pas modifier sa conduite. C'est au cours de l'accès confusional qu'il les a, la première fois, affirmées ; c'est à la suite de l'accès qu'il les a développées et maintenues.

Au bout d'une année environ, T... abandonne son délire et le nie avec âpreté. Le sentiment euphorique disparaît avec lui et, pendant de longs mois encore, T... reste sombre, irritable, et accuse de nombreuses préoccupations hypocondriaques. Il éprouve un impérieux besoin de réconfort, et, ne le trouvant pas auprès de sa femme, malgré la disparition de la répulsion primitive, il le réclame des médecins. Ce n'est que tout récemment qu'il a pu être remis en liberté, après un internement de près de deux ans. Il sort, apparemment guéri et désireux de reprendre la vie conjugale.

*
*
*

Le diagnostic clinique nous paraît difficile. La

mauvaise systématisation de la psychose, son caractère particulier, son évolution, la rareté des interprétations, les résultats de l'anamnèse, font éliminer la paranoïa et penser plutôt à une bouffée délirante, provoquée chez un prédisposé par des facteurs de diverses natures. Il nous a paru intéressant de rechercher le terrain psychopathologique spécial qui favorisa l'éclosion du délire et en prépara la nature et la marche.

Psychasténique, T... manifeste habituellement, en dehors de la phase délirante, un état d'inquiétude avec un sentiment d'incomplétude très développé, se traduisant par de nombreuses craintes et appréhensions et par des préoccupations hypocondriaques. Le malaise mental est exacerbé par l'ignorance de T... quant à sa famille, qui l'abandonna en bas âge. Depuis l'enfance, il est obsédé par le désir de la retrouver, et cette recherche est soutenue par le besoin impérieux de réconfort qu'il attend d'elle. « J'ai toujours eu besoin d'affection et d'épanchement. J'aurais donné volontiers mon cœur aux hommes, pour qu'ils deviennent meilleurs. Etant tout petit, je souffrais déjà d'être seul sur terre, et j'enviais mes amis. Je me souviens d'avoir été tout attendri en voyant le père de Charles, qui était si bon, et j'en ai conservé le souvenir. Je me suis mis en tête de retrouver ma mère et ma sœur ; tout le temps, j'ai été obsédé par cette pensée, et je craignais de mourir sans les avoir connues. On ne se figure pas le mal que le

doute m'a fait endurer. » Ainsi, le besoin de réconfort familial, que de mauvaises conditions sociales ont frustré de sa satisfaction, par sa fixité, sa prédominance et son intensité, a réalisé chez notre malade une véritable *psychose passionnelle*.

L'état psychopathique constitutionnel est ici complexe, et nous trouvons dans cette forme de déséquilibre mental l'association de la psychasténie à une *constitution schizoïde* (dans le sens restreint qu'en ont donné le professeur Claude, Boret et Robin). Dès l'enfance, T... manifeste un goût très vif pour la solitude et les longues rêveries. Il se tient habituellement loin de l'action, pour laquelle il se juge socialement et physiologiquement désadapté, et supportera difficilement, au cours de la guerre, les nécessités qui l'obligent à délaisser une vie intérieure riche en demi-teintes. T... est en effet un être délicat, de goût raffiné ; il se choque des plaisanteries grossières, et il est très exact qu'il n'est pas terre-à-terre, ni d'aspirations vulgaires.

La vie intérieure de notre malade « va se *peupler de créations imaginaires*, bâties sur un plan d'embellissement logique et rationnel » ; elle l'isole de plus en plus du monde extérieur. T..., d'ailleurs, ne cherche pas à y réaliser ses conceptions imaginatives et ne manifeste aucune revendication. Riche de sa vie intérieure, il s'évade de l'ambiance qu'il redoute, à la faveur des éléments du passé, des paramnésies et des intuitions actuelles.

Mais ici, l'évasion imaginative n'aboutit pas à des états de rêverie polimorphes et sans cesse renouvelés, car l'état passionnel appelle une *compensation* élective. Véritable idiosyncrasie d'intérêt, il polarise le travail imaginatif du malade et détermine un *complexe idéo-affectif*, que nous retrouverons dès l'enfance. T... pense, dès le plus jeune âge, que les gens cultivés et bienveillants avec qui se nouent de subites et fermes sympathies sont de sa famille, et que c'est parmi eux qu'il retrouvera ses parents.

Les goûts délicats de T... se refusent, dès cet âge, à penser que sa mère était de basse classe : « elle n'était certainement pas cuisinière. » Aussi dirige-t-il spontanément ses investigations parmi les personnes fortunées et charitables qui s'intéressent à son sort et viennent le voir en pension. Il ne s'agit encore, à ce stade, que d'impressions et de suppositions, perverties peut-être par des paramnésies fréquentes ; la deuxième étape sera réalisée au cours de la guerre.

Mais nous devons signaler auparavant l'apparition d'un facteur organique susceptible d'exercer une influence aggravante. A dix-neuf ans, à la suite d'une infection mal déterminée, il manifeste de la néphrite avec albuminurie. Ce symptôme disparaît bientôt et ne se reproduira que bien plus tard, quelques jours avant l'internement du malade.

A la faveur des fatigues et des émotions subies aux armées, le complexe idéo-affectif de l'enfance s'exagère et va donner lieu à des épisodes délirants.

Les impressions acquièrent alors une intensité inaccoutumée et aboutissent aux concepts intuitifs que nous avons déjà relatés. A ce stade, les suppositions sont rares ; les impressions induisent dans la conscience des sentiments qui s'y maintiennent, car ils favorisent les secrètes aspirations du malade et confisquent, à leur profit, l'exercice des facultés intellectuelles. Et c'est ainsi que T... retrouve sa mère compatissante et douloureuse, son père « général brave et bon ». Le désir et la réalisation du désir sont intimement confondus.

A la faveur d'une bouffée confusionnelle, dont les signes d'insuffisance hépato-rénale signalent l'origine organique et qui motive l'internement, la troisième étape du complexe idéo-affectif aboutit à la cristallisation délirante. Le délire de filiation satisfait enfin les aspirations les plus délicates de notre sujet et il calme son doute. T... est obsédé par cette idée que, pupille de l'Assistance publique comme lui, sa femme pourrait être sa sœur. Il lutte cependant contre cette idée « stupide et idiote », mais de nombreuses intuitions lui montrent l'amour transformé qui a fait place à une amitié amoureuse, et, joyeusement, il entoure sa femme d'une tendresse fraternelle qui satisfait son impérieux besoin d'affection et de commune protection par les parents supposés.

L'abandon de ce système délirant de compensation réalisera une nouvelle désadaptation psycho-

logique et, avec elle, réapparaîtront bientôt les idées obsédantes et les préoccupations hypocondriaques de la phase prémonitoire. Le malade restera convalescent pendant près d'une année, la réadaptation à la vie sociale sera pénible et lente ; elle ne sera, du reste, pas complètement réalisée au moment de la sortie.

L'orientation de la compensation idéo-affective est encore plus viciée quand la réalité refuse habituellement la réalisation des désirs intimes ; aussi abordons-nous, avec l'activité imaginaire du schizophrène, un chapitre nettement pathologique.

Comme l'écrivent très justement Lafforgue et Allendy (1), le sujet est condamné à ne jamais rencontrer dans le domaine objectif le but de ses aspirations, mais à poursuivre, toujours dans la rêverie, d'insaisissables chimères ; la réalité lui refusant la réalisation de ses utopies, il en est réduit à faire de plus en plus appel à son imagination. « Négligeant les données de l'ambiance, les expériences acquises, l'imagination se libère et se dévergonde. Ici, la compensation est moins élective que dans les cas précédents, le complexe étant lui-même moins apparent, l'état passionnel qu'il entraîne est moins prépondé-

(1) Lafforgue et Allendy : *Psychanalyse et Obsession*. Loc. cit., p. 77.

rant et moins tyrannique, et la polarisation du travail idéo-affectif sera donc plus diffuse.

La compensation, ici, aura surtout pour mobile de dégager le sujet d'une situation habituellement désagréable, où il ne peut objectiver ses tendances ; l'évasion de la réalité aboutira à des rêveries polymorphes et sans cesse renouvelées, leur direction sera moins systématique, moins constante, plus fantaisiste. Tous les rêves agréables, conformes aux tendances de l'autisme, seront pris au sérieux ; le sujet ne cherchera plus à y discriminer les parts respectives de la vérité et de la fiction, il se refusera de nous suivre dans une pareille étude critique et, dédaignant les invraisemblances, les oppositions, les pseudo-incohérences des thèmes polymorphes, il s'enfoncera de plus en plus dans ses mondes imaginaires, convaincu de posséder la vérité la plus précieuse ; la seule qui existera désormais à ses yeux : celle du sentiment.

Les psychoses de compensation auraient donc, ici, un caractère beaucoup plus polymorphe ; aussi est-il difficile de les classer dans les cadres nosologiques habituel, si nous nous en tenions au simple point de vue descriptif.

Nous pourrions dire qu'il s'agit ici surtout d'un dévergondage imaginatif, et nous pourrions leur appliquer le nom de délire ou *psychose de rêverie* (1)

(1) Heuyer et Borel : Délire de Rêverie. Soc. de Psych., 1921.

proposé par Heuyer et Borel, d'évasion imaginative (1) décrit par Leroy et Montassut ; nous pourrions y adjoindre bon nombre de *psychoses réactives* (2), de *délires d'espérance* (3), *délire de jeu* (4). Ce serait, croyons-nous augmenter les difficultés du diagnostic différentiel et obscurcir inutilement la nosographie psychiatrique, alors qu'une anamnèse précise fournira des éclaircissements sur le terrain de déséquilibre constitutionnel, les causes physiologique et psychologique de désadaptation et les compromis antérieurs de la réadaptation.

Borel et Robin (5) ont récemment insisté sur l'aspect clinique de ces rêveries morbides ; nous en rapporterons un cas qui contribue à leur intéressante étude clinique, mais où nous nous efforcerons surtout de préciser le mécanisme psychologique.

(1) Leroy et Montassut : Délire d'imagination. Evasion de la Réalité. Soc. Clin. Méd. Ment., mars 1923.

(2) Schneider : Psychoses réactives. Congrès des Aliénistes et Neurologistes, 1921.

(3) Dupain et Bouyer : Délire d'espérance. Soc. Clin. Méd. Ment., avril 1921.

(4) Toulouse et Schiff : Syndrome de jeu et Activité mentale de jeu. Soc. Clin. Méd. Ment., 27 avril 1925.

(5) A. Borel et G. Robin : Les Rêveurs. L'Evolution psychiatrique. Payot. — Les Rêveurs éveillés. N. R. F., Gallimard.

OBSERVATION III

— résumée (1) —

Le août 1921, Jeanne D... entrâit à Maison-Blanche, pour idées délirantes imaginatives datant de huit ans. De constitution débile, elle n'a fait cependant aucune maladie grave et ne présente aucun stigmate de dégénérescence physique, malgré une hérédité assez chargée.

Elle naît à Paris, y demeure jusqu'à l'âge de 8 ans, accompagne ses parents aux colonies, rentre en France pour y faire ses études. Excellente élève, elle montre de sérieuses aptitudes pour les sciences exactes et les langues étrangères. A 18 ans, elle obtient le brevet supérieur et voyage à l'étranger. Elle ne présenta, au cours de son adolescence, aucun caractère de la mythomanie constitutionnelle ; vivant confortablement dans sa famille, elle s'intéresse aux travaux de son père et consacrait ses loisirs à la lecture de récits d'explorations, de relations de voyages et de mémoire historiques. Pieuse, elle accomplissait très scrupuleusement ses devoirs religieux, catéchisant sans ostentation autour d'elle.

A 20 ans, Jeanne éprouve un grand désarroi, à la suite d'un revirement dans la situation de ses parents. Elevée avec des goûts de luxe et des habitudes mondaines, elle est brusquement en contact avec la « promiscuité déplaisante » d'un hôtel dont son père assure la gérance. A

(1) R. Reroy et M. Montassut : Délire d'imagination. Evasion de la réalité. Discussion de la sincérité. Loc. cit.

cette occasion, Jeanne, qui toujours s'était montrée docile, commence à manifester des troubles du caractère très vifs, et, au cours de récriminations incessantes, reproche amèrement à sa famille de lui faire une situation autre que celle qu'elle pouvait espérer. Les années passent, la malade paraît s'être adaptée, elle donne quelques leçons, fréquente assidûment les cours en Sorbonne, et songe très sérieusement à se marier. Une nouvelle déception l'attend encore : à 27 ans, son fiancé, riche étranger, l'abandonne. Elle cache sa douleur à ses parents, s'isole, se détache peu à peu de sa famille, lui manifeste de la méfiance, puis de l'hostilité. Elle commence à se signaler par des extravagances : réclamations, revendications, faux témoignages, voyages pathologiques à Rome, etc... De retour en France, elle renie d'une manière absolue sa famille, veut chasser ses parents, prétendant qu'ils sont des imposteurs, que ses parents à elle sont morts, sa mère de vieillesse, son père assassiné dans le train, et que la vie n'est plus possible avec le « vieux gérant » (son père), qui se montrait autrefois « correct et bien élevé ». Le refoulement, la méconnaissance systématique paraissent complets, et la conviction délirante est attestée par de nombreuses demandes adressées aux autorités afin de hâter l'expulsion de l'imposteur.

Mais bien vite un redressement se produit dans le thème délirant, les revendications disparaissent, et seules subsistent les idées de grandeur et de richesse. Ayant fait table rase, Jeanne va pouvoir construire tout à son aise.

Il est difficile et sans intérêt de reproduire intégrale-

ment les propos de notre malade, continuellement augmenté, agrémentés, mais non corrigés, au cours d'une fabulation incessante. Nous n'en retiendrons que les plus caractéristiques, non sans toutefois signaler des phases de suractivation à l'occasion des périodes menstruelles. Ses travaux sont immenses : elle a, d'une ambassade auprès du Vatican, rapporté plusieurs milliards à l'État, à qui elle a légué toute une fortune acquise dans la vente des autos et l'organisation des fêtes foraines. Sortie n° 1 de Centrale et de Polytechnique, elle a doté Paris d'une ligne de métro et importé les automobiles en France. Pour elle, on a fait sauter, puis reconstruire, d'après ses plans, plusieurs villes américaines. Ancienne avocate, ancienne directrice de la Banque de France, elle a reçu des mains du Président la plaque de la Légion d'Honneur, en récompense de signalés services rendus au pays.

Mais quoique « cérébrale et femme de tête, », Jeanne n'a pas sacrifié l'amour à son intellectualité, et, avec une complaisance perverse, cette fille vierge nous conte de belles, mais chimériques amours. Recherchée, fêtée par le Monde et la Ville, elle contracte de nombreuses alliances avec ceux que le Tout-Paris envie. C'est l'époque magnifique de sa vie ; elle est de toutes les mondanités : générales, dîners diplomatiques, banquets politiques, elle se montre partout, adulée et choyée par de nombreux soupirants. De ses mariages, tous heureux, le dernier excepté — son mari étant de complexion trop ardente — naquit une brillante et nombreuse lignée, et déjà de

jeunes petits-fils commencent la conquête du Nouveau-Monde.

Grande amoureuse, Jeanne n'a cure de la légitimité de ses unions, et nous la suivons dans les cours et ambassades étrangères. Maîtresse de l'archiduc d'Autriche, alors étudiant à Berne, elle rompt bientôt pour rejoindre en secret le roi Lonfong de Bavière. L'union est heureuse, mais courte. Deux ans après, Jeanne se rend au Vatican pour y épouser le neveu de Pie IX, mais, peu après, devient la maîtresse du pape, qui lui donne trois enfants. Amoureuse instable, elle retourne en Bavière, se venge de Lonfong en lui dérobant les plans des forts de Lorraine.

Actuellement, Jeanne se plaît surtout à évoquer le passé aventureux de ses ancêtres. Les tableaux en sont sobres, mais divers : l'arrière-grand-père fuyant le pays natal pour soustraire sa fille aux assiduités de son seigneur, le départ de la « caravelle » en « vrai conquistador », la colonisation de la savane martiniquaise, la fortune acquise rapidement, les rixes, les émeutes, etc... Les réjouissances publiques, à Fort-de-France, lors du mariage de sa mère avec le fils du gouverneur ; puis les deuils, les douleurs de Jeanne orpheline, les exploitations du Brésil, la vie des ranchs, etc... Tels sont les principaux éléments de cette fabulation rétrospective, extravagante, et sans cesse remaniée. « Comme vous le voyez, nous avouera-t-elle dédaigneusement, ma vie tient du roman : j'ai eu une existence magnifique, mais je regrette de vous dire tout cela, car je vais vous donner des idées

imaginaires qui pourraient vous halluciner, comme les étudiants d'Ibsen, qui partout croient voir des fantômes et des choses extraordinaires. »

« Depuis, le temps a passé, j'ai 129 ans, monsieur ; vous ne le croyez pas (sourire fin), je vous l'assure. Évidemment, je suis née en 1881 ; cela me fait 45 ans, mais je sens bien, à ma vieille carcasse, que j'ai bien l'âge que je dis, et les calculs peuvent varier, selon qu'on compte d'une façon ou d'une autre. »

Jeanne a, en effet, brûlé les étapes au cours de cette vie imaginaire, si intense et si dispersée. C'est maintenant une bonne vieille dame, généralement aimable et douce, qui a beaucoup vu, beaucoup vécu ; résignée à sa déchéance physique, elle attend, avec sérénité, une mort qui ne saurait tarder. Compatissante aux misères humaines, elle considère avec bonhomie les « jeunes gens » qui vivent auprès d'elle ; justement satisfaite d'une vie si bien remplie, elle a la sagesse de ne pas « vouloir retourner en arrière ». Fièrre d'une descendance nombreuse et brillante, elle se plaît désormais à évoquer ses souvenirs, que peut-être, un jour, elle écrira, « afin que les autres profitent de son expérience ».

Comme ces fragments d'observation permettent d'en juger, Jeanne conte agréablement, au cours de cette véritable débauche intellectuelle ; les idées y sont exprimées avec élégance et s'associent avec rapidité et aisance ; la mimique y est active, parfaitement adéquate aux sentiments, le ton en paraît sincère, et l'émotion y est vive.

Le diagnostic de ce délire est difficile. Les renseignements communiqués font éliminer la débilité mentale et la constitution mythomaniacque ; devons-nous admettre, dans ce cas, l'existence d'un affaiblissement intellectuel ? L'orientation autopsychique dans le temps et le lieu est bonne. Jeanne se désintéresse de tout ce qui n'est pas son délire, et cependant elle fournit des renseignements assez précis sur les actualités. Vivant au quartier des agitées, elle ne paraît pas souffrir de la promiscuité. S'agit-il là d'indifférence, et son inactivité est-elle réellement pathologique ? Nous ne le croyons pas, car la malade a conservé un pieux souvenir à la mémoire de ceux que son imagination a supprimés ; elle parle avec une vive émotion de sa famille imaginaire, et la pseudo-indifférence n'est qu'une résignation consciente en accord logique avec la conviction délirante.

L'incohérence n'apparaît pas dans le discours, mais seulement lorsqu'on affronte les différents thèmes soutenus au cours d'examens successifs. Elle résulte de l'extrême mobilité des concepts et de l'oubli des propos épisodiques surajoutés à un noyau central et immuable de cristallisation.

Le jugement est, par contre, manifestement déficient, et c'est grâce à l'absence de correction critique que notre malade peut lâcher la bride à son imagination vagabonde. Un fait capital est à signaler : l'intégrité de cette fonction intellectuelle, en dehors du délire.

L'imagination, à première vue, paraît excessivement vive et mobile, mais cette extrême mobilité est de caractère pathologique, et la vivacité même n'y est pas synonyme d'intensité et de coloris. Jeanne a reçu une culture intense et large ; jeune, son imagination fut éveillée par les récits de la vie coloniale, elle-même habita le Brésil. Adolescente, elle lut beaucoup de récits historiques ; jeune fille, elle voyagea à travers l'Europe et vécut quelque temps à Rome. On pourrait s'attendre, chez une personne aussi cultivée, à une richesse de coloris et de nuances. Or, les conceptions délirantes nous révèlent une imagination hyperactive, construisant sans cesse, mais d'une manière inélégante ; l'architecture en est abracadabrante, la tonalité y est terne. C'est un mauvais mélodrame, où les péripéties se succèdent rapidement, à imbroglio complexe et invraisemblable, où tout manque : fines études psychologiques, délicatesse de l'émotion, décor même. Tout ceci nous paraît créé par une imagination enfantine où tout est fantastique.

L'attitude de Jeanne au cours de l'examen est bizarre, déconcertante, et, sans en dissimuler les difficultés, nous essaierons, par l'interprétation des réactions de la malade, de rechercher la sincérité au cours du délire. La conviction ferme existe ; elle paraît du reste affecter surtout les faits anciens. Au cours de la discussion sur la légitimité de ses conceptions, Jeanne se montre hautaine, méprisante ; elle

ironise à nos dépens ou nous querelle violemment, mais une impression subsiste : l'ennui causé par l'interrogatoire ; aussi cherche-t-elle, par de multiples échappatoires, à ne pas discuter la réalité de ses fabulations, comme si elle s'efforçait de croire, en dépit de toute logique, aux faits simplement affirmés avec énergie, craignant peut-être que de la discussion naquît la vérité. Pour les faits épisodiques apparus au cours de la fabulation contemporaine, épiphénomènes d'un délire ancien, le sujet admet les retouches et consent aux réductions avec meilleure grâce. Son attitude est alors très différente : enjouée, puérile, amusée, elle s'émerveille d'un beau conte auquel elle ne croit guère, elle se livre à un jeu enfantin. Presque spontanément, elle avoue : « Je me plais à revivre en imagination les voyages que j'ai faits. Ma vie tient du roman à ce stade... Je supposais beaucoup, par exemple, que Dieu enlevait les arbres et les maisons d'un paysage, qu'il substituait les meubles et les tableaux de cette chambre. » Souvent, le doute apparaît : « Avec mon mari, nous sommes montés jusqu'au neuvième ciel, poussés par la Foi, soutenus par les archanges. » Mais elle rectifie : « Le neuvième ciel est peut-être le produit de notre imagination, mais il fallait le créer. »

Ce souci de fuir la réalité est manifeste ; c'est pour échapper aux contacts brutaux et pénibles de l'existence, pour ne pas souffrir d'une vie désormais médiocre, que Jeanne limite les contacts avec le monde

extérieur. Pour être désormais heureuse, elle exploitera un monde intérieur, riche d'idées et de souvenirs, susceptible de renouvellement constant. Jeanne ne fuira pas cette aimable sollicitation, elle s'évadera et vivra désormais d'une vie fictive, mais heureuse, d'où elle ne percevra plus les heurts et les menaces de l'ambiance.

* * *

Si, dans les cas que nous venons d'examiner, et pour lesquels nous proposons le terme de psychose de compensation; celle-ci constituait toute la maladie, dans les cas que nous abordons, elle ne saurait y être considérée comme spécifique, quoique y apparaissant très fréquemment. Elle se manifeste ainsi dans la plupart des délires systématisés ou non, et si nous la voyons plus fréquemment au cours des psychoses hallucinatoires évoluant vers un affaiblissement intellectuel, nous la retrouvons également, mais de manière plus discrète, au moment de la systématisation délirante. « La systématisation délirante, si confuse qu'elle puisse être, traduit cependant l'effort de l'unité psychique pour résoudre le problème que lui pose la maladie en perturbant ses relations normales avec l'organisme et le milieu » (1). Le sujet cherche en effet, à ce stade, non seulement

(1) Mignard : Psychologie des Délires. In Psychiâtrie. coll. Sergent, p. 230.

à interpréter les faits de l'ambiance ou de sa propre personnalité, il cherche à les coordonner, à les synthétiser en vue de découvrir le mobile secret de ses troubles et de ses alarmes. Le délire est une explication qui calmera l'anxiété diffuse, le malaise pénible de la période prodromique ; il apparaît comme une sorte de découverte qui satisfait le double point de vue de l'entendement et de l'affectivité. Cette idée n'est pas nouvelle, et elle n'avait pas échappé à la sagacité des vieux techniciens. « L'observateur, écrit Favret (2), attentif à suivre cette première période de l'idée fixe, assiste vraiment à l'un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer. Il voit un homme en proie à une disposition imposée par la maladie, s'efforçant de temps en temps de s'y soustraire, mais retombant toujours sous son influence tyrannique et contraint, par les lois mêmes de son esprit, de lui chercher une forme, de lui donner un corps et une existence déterminée. On le voit, adoptant et repoussant successivement diverses idées qui se présentent à lui, et se livrant ainsi laborieusement à l'enfantement d'un délire qui soit l'expression, le relief exact d'un état intérieur dont il ne soupçonne même pas en lui l'existence. » Le mécanisme de la compensation idéo-affective dans la production d'idées délirantes ne diffère pas foncière-

(2) Favret : Des Maladies mentales et des Asiles d'aliénés. Paris 1864, p. 680.

ment de son mode habituel. Seuls, les résultats auxquels il aboutit sont, ici, nettement faussés. Comme le faisait remarquer Cotard (1) : « Dans ces deux cas, la conviction pénètre, non par l'entendement, mais par le sentiment. L'existence de convictions erronées, d'idées délirantes, est donc la marque de la prépondérance du sentiment et de la faiblesse relative de l'intelligence. » Le délire apparaît ainsi comme une première manifestation de la compensation, comme une explication faussée, un mélange de vérité et de fiction, satisfaisant bien plus l'affectivité que l'entendement.

La compensation, qui a calmé le doute et l'anxiété inhérents au cours de la cristallisation délirante, réapparaît souvent, et d'une manière plus typique, au cours des psychoses confirmées surtout à la faveur de l'affaiblissement intellectuel. Rare, pour cette raison, dans le délire systématisé sans évolution démentielle, elle se montre particulièrement fréquente dans les états paranoïdes, où elle aboutit à un véritable dévergondage imaginatif. Son but est toujours de satisfaire l'affectivité en négligeant les données de l'expérience et de l'ambiance et en faisant un appel exclusif aux facultés imaginatives. Elle apparaît bien comme de nouvelles réactions explicatives ou de défense chez un individu, las de souffrir dans son corps et son esprit, irrité par l'inefficacité de ses

(1) Cotard. *Maladies mentales*, p. 257.

moyens d'auto-protection, l'inutilité de ses plaintes et l'impossibilité de se livrer à des actes justiciers. La compensation ne se manifeste pas comme un besoin de conquête, mais comme une nécessité de la défense de la personnalité assiégée par des forces mystérieuses et acharnées. Le caractère insolite et la constance des troubles psycho-sensoriels déterminent l'individu à en expliquer la cause secrète par des hypothèses fantasmagoriques qui cadrent avec le monde mystérieux dans lequel il vit. Les idées mégalomaniaques ne sont pas seulement satisfaisantes pour l'entendement, mais encore elles sont le réconfort et le refuge d'une personnalité traquée. Le délire de grandeur apparaît ainsi comme une réaction secondaire au thème délirant initial, il permet en quelque sorte une installation plus confortable dans la maladie. Les idées mégalomaniaques procurent l'apaisement et la consolation au persécuté, « elles atténuent, écrit Arnaud (1), l'extrême irritation, la colère douloureuse et angoissante qu'entretenaient les idées de persécution ; elles modifient la physionomie et l'attitude des malades, qui sont moins inquiets, moins sombres que dans la période précédente ; ils portent haut la tête, regardent en avec avec confiance, ont parfois l'air souriant et satisfait. »

Dans tous ces cas, la compensation idéo-affective

(1) Arnaud. In *Pathologie mentale*. Gilbert Ballet.

se retrouve, elle est manifeste surtout à la troisième période du délire de Magnan et au cours des psychoses hallucinatoires, à la faveur de l'affaiblissement intellectuel qui dévergonde les facultés imaginatives et permet les plus grossières duperies affectives.

..

Le paranoïaque délirant use relativement peu de la compensation imaginative ; étroitement dépendant du milieu, en conflit incessant avec lui, y trouvant l'aliment de sa psychose, l'interprétant ne s'évade et ne modifie la réalité que très rarement.

La persistance et la vigueur des facultés intellectuelles lui interdit les grossières duperies du paranoïde ; elle ne l'empêche cependant pas de substituer au thème délirant initial un système compensateur, ainsi qu'en témoigne cette observation de MM. Truelle et J. Reboul-Lachaux (1) :

OBSERVATION IV

Nous résumons brièvement l'observation et rapportons les conclusions de ses auteurs.

Il s'agit d'un syndrome érotomaniaque apparu à la faveur d'un système de défense, d'un besoin de protection, commandés par un délire de persécution de date ancienne. Celui-ci se déroule depuis longtemps ; le contenu en est du reste banal.

(1) V. Truelle, J. Reboul-Lachaux : Erotomanie secondaire. (Soc. Clin. Méd. Ment., décembre 1923.

Mme Ma... accuse, dès 1907, M. Po..., administrateur de l'imprimerie où travaillait son mari, d'avoir détourné 5,000 francs et d'être la cause de sa mort par l'excès de travail qu'on lui imposait. Peu de temps après la guerre, elle apprend que M. Po... ; après s'en être longtemps abstenu, recommence une nouvelle campagne électorale, et s'aperçoit aussitôt qu'elle devient l'objet de représailles de la part de gens du quartier « envoyés par Po... ». On veut la faire disparaître. Lors des travaux de terrassement, un grand trou d'égout est creusé devant sa porte, et des hommes la guettent pour l'y précipiter. Sur son chemin, on sème des légumes superbes ; on la sait pauvre, elle mangera ces victuailles alléchantes, qui sont empoisonnées pour sa perte, et elle en « crévera ». Les gens du parti de M. Po... la font insulter, payent des individus qui font des gestes ; un tel lâche son chien quand elle passe, une autre la guette avec « un litre vide, prêt à l'assommer », etc... En 1921, elle découvre des morceaux de verre dans des broussailles et apprend dans les journaux qu'il s'agit là d'un « magot » acheté à vil prix par M. Po... à des émigrés russes ; mais celui-ci, craignant d'être poursuivi pour cet achat malhonnête, l'a fait jeter à proximité de sa maison pour qu'elle le ramasse et puisse être inculpée de recel, etc... L'activité délirante s'exagère, les réactions antisociales assez vives motivent son internement. Le délire de persécution serait banal s'il ne s'accompagnait pas d'un système de défense qui se développe de plus en plus.

Isolée, misérable, persécutée, Mme Ma... éprouve le

besoin de se plaindre du sort, si différent des situations rêvées qu'elle a appris à connaître dans les romans qui la charmaient jadis. Elle s'intéresse au « féminisme », rédige son histoire, qu'elle intitule *Pensées intimes d'une Infirmière*, où elle exprime l'isolement qu'elle éprouve depuis la perte d'un infirme auquel elle s'était très vivement attachée. Elle voudrait que ce manuscrit fût imprimé ; il lui faudrait pour cela l'appui d'un homme littéraire ; elle pense à de nombreux auteurs, s'arrête un moment à Anatole France, puis se présente à un grand romancier, chez qui elle laisse son manuscrit.

Pendant que les persécutions se multiplient et s'étendent, elle lit attentivement les feuilles quotidiennes qu'elle peut se procurer, afin de se tenir au courant du mouvement socialiste et des agissements de Po... ; elle y trouve l'explication des pièges qui lui sont tendus, mais aussi des réponses aux questions qu'elle se pose depuis longtemps déjà. Elle devine l'intervention d'une protection étrangère dans les articles signés G... et, pendant près d'un an, elle se laisse instruire par les sous-entendus de ce journaliste. Lassée de ne pas obtenir de réponses aux lettres qu'elle lui adresse, elle se décide à le joindre, mais elle est éconduite.

En 1921, à la suite d'un article signé Ch. G..., elle remarque l'annonce d'un prix littéraire offert par le célèbre maître, celui-là même à qui elle a fait parvenir son manuscrit, celui-là même dont les œuvres lui causerent une émotion de révolte, tant les faits du roman étaient opposés à ceux de sa vie privée. Son manuscrit

à elle n'est-il pas en quelque sorte son propre jardin secret et comme une réplique ? Le maître a certainement fait ce rapprochement quand il a reçu son livre ; il a du même coup compris sa peine et il veut l'adoucir. C'est lui qui dictait à Ch G... ; celui-ci n'est qu'un intermédiaire et n'a jamais été directement en cause ; rétrospectivement, elle reconnaît que seul le romancier est en action depuis l'origine.

...Et, l'imagination aidant activement le travail interprétatif, l'un et l'autre étant, de par ailleurs, largement influencés par le terrain sentimental, les précisions se dessinent, la certitude se fait, c'est le protecteur trouvé et bientôt l'amoureux. Elle écrit et il lui répond dans les quotidiens sous une multitude de pseudonymes. Elle acquiert bientôt la conviction qu'il s'occupe d'elle depuis longtemps ; c'est lui qui a placé des gens près de chez elle pour la préserver, qui paie trois hommes qui se relaient pour veiller sur elle, lui qui fait passer tous les jours, devant sa demeure, l'employé de mairie, et ainsi, « derrière tous mes ennemis sont des amis de M... ».

Elle-même, « après avoir été simplement reconnaissante », se demande comment elle n'aimerait pas un tel protecteur qui s'est vraiment penché vers elle ; elle reconnaît qu'il ne pourrait s'agir d'un rapprochement *inter pares* ; « une petite femme comme moi, je ne suis pas digne de lui... je ne suis pas de son monde. » Aussi prétend-elle limiter ses désirs à la satisfaction d'un amour platonique : « le voir simplement de temps en temps... simplement le voir ! Je l'aime plutôt comme une maman

que comme une femme... avec mon cœur, je l'aime, je l'adore, et c'est tout. »

Tout en bénissant la protection qu'elle lui doit, elle lui reproche son adresse à se faire aimer et excuse sa conduite « hostile en apparence ». C'est que depuis qu'il la défend, il est mêlé lui-même à l'affaire du magot de M. Po... ; et son refus de la voir est logique « tant que lui ne sera pas lavé de l'accusation de m'avoir achetée pour démasquer cette bande de voleurs », etc...

Le tableau érotomaniaque est indiscutable.

« En employant le terme d'érotomanie secondaire, écrivent les auteurs, nous ne voulons pas dire que le syndrome érotomaniaque actuel ait été créé de toutes pièces par le délire de la persécution ; il est très évident que Mme Ma... est une passionnelle, amoureuse de longue date ; de plus, à l'examen, on se rend facilement compte que la constitution de Mme Ma... est essentiellement celle d'une sentimentale, émotive, rêveuse et imaginative, ce dernier caractère étant proche parent du tempérament amoureux. Si, cependant, nous n'avons pas employé le terme d'érotomanie associée pour dénommer l'état passionnel actuel de la malade, c'est parce qu'en le faisant nous n'aurions pas mis en valeur le rôle qu'a joué le délire de persécution.

Le postulat ne s'est pas imposé. L'existence misérable de Mme Ma..., l'intensité des persécutions, firent longtemps chercher à la malade, en même temps qu'une explication aux embûches qui surgis-

saient, un protecteur, grâce auquel elle fût mieux renseignée sur celles-ci. La découverte du protecteur s'est faite lentement, strictement orientée suivant le délire de persécution ; elle est affirmée ensuite, et pendant de longs mois cette protection est restée anonyme : « Je sentais que quelqu'un s'intéressait à moi, mais je ne savais pas qui. » Elle se précise sous la plume d'un journaliste inconnu de la malade, et pendant un an celle-ci trouve dans les chroniques du journaliste les renseignements utiles à son système de défense. Une visite décevante au journaliste impose une orientation nouvelle dans la recherche de l'identification du protecteur. Ce n'est qu'ultérieurement que Mme Ma... est amenée à voir dans M... son défenseur ; mais il s'agit bien, à cette époque, uniquement d'un défenseur ; les propos de la malade ne laissent aucun doute là-dessus : « Il m'a protégée d'abord, simplement. Heureusement que j'ai eu M... Je lui étais d'abord reconnaissante, puis, petit à petit... Il m'avait trop protégée pour que je le repousse, et, si je ne l'aimais pas, je serais une ingrate, après tout l'argent qu'il a dépensé pour moi », etc...

Il suffirait, pour expliquer la transformation amoureuse de ce rapprochement, de faire appel au sentiment banal d'intérêt qui rend la femme prête à s'attacher à celui qui l'avantage le plus, ou à aimer secondairement celui qui la protège : c'est de la logique sentimentale toute naturelle. Mais, dans le

cas pathologique de Mme Ma..., il y a plus, et la transformation amoureuse a été largement facilitée par le terrain passionnel et orgueilleux sur lequel la protection étrangère agissait, et par l'ancien épisode amoureux qui a laissé après lui un besoin d'affection qui n'attendait qu'une occasion de se satisfaire ; cette occasion a été fournie par le délire de persécution et sous la forme d'un sentiment de protection étrangère. Le choix de l'objet — et avec lui le syndrome érotomaniaque — a été conditionné par le fonds passionnel, déterminé par le délire de persécution, orienté par la culture littéraire du sujet.

En manière de conclusion : « Il est très vrai que Mme Ma..., passionnée constitutionnelle, portait en elle, avant même l'éclosion du délire de persécution, ce qu'il fallait pour réaliser un syndrome érotomaniaque ; il est même possible qu'elle eût pu réaliser ce syndrome en l'absence du délire antérieur ; mais, par contre, il est certain que ce dernier a augmenté ses tendances et que Mme Ma... a trouvé en lui l'occasion de fixer son orgueil et sa sentimentalité : c'est en ce sens que le syndrome érotomaniaque nous paraît secondaire, non dans son origine psychologique, mais dans son mode de fixation et de réalisation.

* * *

Au cours des délires hallucinatoires et des états paranoïdes, la compensation se montre fréquemment sous des aspects très variés, liés intimement à l'état

plus ou moins prononcé de l'affaiblissement intellectuel. Essentiellement explicative au début de ces états, elle apparaît sous l'aspect d'hypothèses séduisantes chargées d'interpréter les troubles apportés par la psychose. Au cours de l'évolution, le point de vue intellectuel est de plus en plus sacrifié à la vie affective ; aussi voyons-nous les malades méconnaître et s'évader de la cause initiale de leur adaptation, de leur délire initial même ; les persécutions disparaissent, s'atténuent, tandis que s'échafaudent les systèmes de défense. Ceux-ci font place d'ailleurs rapidement aux conceptions mégalomaniaques qui sommeillaient et qui se trouvent libérées à la faveur de l'affaiblissement intellectuel. A ce stade, les malades ne cherchent plus à réaliser dans l'ambiance leurs espoirs, mais à exploiter les tendances secrètes de l'individu. Ainsi les voyons-nous compenser des complexes affectifs très anciens et d'une manière pour ainsi dire élective ; dans d'autres cas, cette compensation paraît moins spécifique, moins rétrospective, il y a actualisation des états imaginatifs essentiellement mobiles au gré de la fantaisie du délirant ou des suggestions de l'observateur. Le thème en est fantastique, protéiforme, contradictoire ; cependant, au cours de ces états, que Kraepelin range dans la paranoïa fantastique ou confabulante, nous retrouvons assez aisément les pilotis du délire, exploité, au mépris des invraisemblances, par une imagina-

tion dévergondée et dans le seul but de satisfaire les besoins du cœur.

Lorsque l'affaiblissement intellectuel est peu marqué, la compensation n'intervient guère que pour systématiser le thème délirant ou pour réaliser des idées de défense. La nécessité de cette duperie est parfois reconnue par le malade, ainsi qu'en témoigne ce fragment de lettre qui nous fut adressée par un vieil halluciné critiquant partiellement ses troubles psycho-sensoriels : « Messieurs les médecins pourraient interroger tous les malades et leur suggérer des idées de défense, cela leur rendrait bien service. Quand les voix me disaient : « F..., tu es pauvre, tu es une crapule », je leur répondais : « Ce n'est pas vrai, le médecin ne me l'a pas dit ; il m'a au contraire affirmé qu'il m'estimait. » A tous vous devriez donner des idées fermes qui permettraient de se défendre contre les voix, mais la plupart des malades ne disent rien, car ils ont peur de se trahir. Quand je suis trop ennuyé par mes ennemis, je m'imagine posséder des canons très puissants et des appareils électriques qui me permettront de les supprimer. »

La compensation, dont la nécessité est ici reconnue par le malade, ne s'y trouve cependant qu'à l'état d'ébauche ; dans l'observation qui suit, nous la verrons pleinement réalisée.

OBSERVATION V (1)

C. G... est atteinte d'une psychose hallucinatoire évoluant depuis plus de six années et s'orientant progressivement vers une certaine systématisation. Les hallucinations auditives sont prédominantes : la malade prétend qu'on répète sa pensée, elle est injuriée et menacée, des gens inconnus lui font d'odieuses provocations et lui content des histoires scandaleuses. Les hallucinations psychiques et psycho-sensorielles sont moins accusées ; par contre, les troubles de la cénesthésie, surtout ceux de la sphère sexuelle, sont particulièrement actifs. Le délire est en incubation depuis plusieurs années, la malade a traversé le stade de malaise et d'incertitude où la personnalité échafaude des hypothèses pour justifier ses craintes et expliquer ses troubles ; elle commence maintenant à organiser un système délirant. Pour interpréter ses troubles, notre malade imagine l'existence de sosies d'elle-même et de ses amis.

Le « syndrome des sosies » apparaît ici comme une explication commode satisfaisant le double point de vue de la connaissance et de l'affectivité. L'erreur, l'identification, ainsi que l'a montré M. Capgras, ne réside pas dans un trouble de la perception, mais dans une interprétation morbide d'essence passionnelle. La malade a cru en effet saisir une modification paradoxale de la con-

(1) R. Dupouy et M. Montassut : Un cas de syndrome des sosies. Société Médico-Psychol., octobre 1924.

duite de ses amis ; bienveillants et aimables autrefois, ils paraissent actuellement lui manifester une indifférence hautaine ou un vif mépris. Cette contradiction entre les relations anciennes et actuelles lui paraît si illégitime qu'elle pense être victime de fausses reconnaissances qui existent d'ailleurs conjointement. Cette méconnaissance systématique d'origine affective l'incline à imaginer l'existence des sosies. « Je crois, nous dit-elle, reconnaître des voisins, d'anciens clients, mais ce sont leurs sosies. Comment expliquer leurs gestes de mépris, leur indifférence ? pourquoi paraissent-ils distraits quand je les salue et que je veux les aborder ? Souvent, il me semble reconnaître des gens, mais je me trompe, il s'agit des sosies. » Elle a cru, du reste, en retrouver de nombreux dans le service, et, à plusieurs reprises, elle a cherché à discriminer l'identité du médecin, du personnel et des malades.

C'est à la faveur du même système délirant que notre malade explique les troubles sensoriels. Elle ne peut se convaincre que les menaces, les injures, les propos orduriers entendus lui soient volontairement adressés ; aussi cherche-t-elle à en imaginer la raison. Ayant pu constater l'existence de sosies de personnes connues, elle pense qu'il en est exactement de même pour elle. Cette hypothèse, qui est d'ailleurs très près d'entraîner la conviction, est étayée par quelques faits d'ordre hallucinatoire, mais pour elle significatifs. « Comment expliquer autrement toutes les ordures que j'entends ? Je ne fais rien de mauvais, ma conduite n'a rien de scandaleux. Pourquoi m'ac-

cuse-t-on de faire la noce avec des soldats ? pourquoi me salir ? Je pense que tout cela vient d'un sosie que j'ai dans la maison, qui s'habille avec mes vêtements et qui se fait passer pour moi. C'est certainement une femme de mauvaise vie, pour qu'on lui adresse de pareilles horreurs et qu'on l'injurie de telle façon. »

Notre malade suppose que son rôle doit être complexe ; le sosie doit être utilisé dans le but de lui nuire auprès des voisins et de favoriser ainsi le divorce, désir secret du mari. La malade formule encore une seconde hypothèse qui lui paraît plus vraisemblable : son mari a pris une maîtresse, « une femme de rien », qui lui ressemble, afin de mieux cacher l'adultère aux yeux du quartier, cependant que ses anciens amants, trompés par la ressemblance, insultent à tort la femme légitime et innocente.

La création imaginative du sosie apparaît donc bien ici comme un besoin très légitime de compenser les troubles apportés par la psychose hallucinatoire. Elle satisfait le sujet au double point de vue intellectuel et affectif. Elle calme en effet l'inquiétude de l'esprit en quête de motifs, en lui fournissant l'explication des troubles psycho-sensoriels et de l'hostilité ambiante supposée.

Mais c'est surtout au point de vue affectif que le syndrome interprétatif du sosie compense le désarroi moral du sujet. Elle constitue le noyau d'un système délirant de défense. Elle lui permet de répudier les menaces, les propos orduriers, ainsi que sa pudeur l'exige. Source de

réconfort, elle dissipe les craintes et justifie à ses yeux sa propre réputation. Elle satisfait enfin le mépris et l'hostilité qu'elle voue à la maîtresse supposée de son mari.

OBSERVATION VI

D. M., 57 ans, professeur, entre dans le service de la clinique pour psychose hallucinatoire chronique évoluant depuis plus de vingt ans et ayant motivé un internement antérieur (1914). Les idées de persécution et d'influence manifestées à cette époque sont beaucoup moins actives ; les troubles psycho-sensoriels se sont atténués en même temps que se manifestait de l'affaiblissement intellectuel. Si l'interprétation de l'état mental et en particulier de l'automatisme psycho-moteur la conduit à un sentiment d'influence, celui-ci s'est dépouillé de son caractère habituellement désagréable ; il est interprété en faveur d'une vaste construction imaginative et constructive.

En effet, D... se soucie très peu actuellement de la campagne de persécution qui n'a pas désarmé au bout de vingt années de tourments. « Depuis cette époque, j'ai été victime de persécutions et de diffamations. J'ai vécu toute ma vie dans une atmosphère hostile et méfiante. Les preuves se sont retournées contre moi, puisque j'étais incapable de me disculper. Dans mon sommeil, on m'enlevait mon esprit et on utilisait mon enveloppe comme on voulait ; peut-être a-t-on commandé à mes bras des actes de violence. La personne qui s'introduisait dans moi, dans mon enveloppe, à la faveur de la tor-

peur de mon esprit, faisait des extravagances. Moi, retirée de l'enveloppe, certains faits se sont produits qui m'ont compromise directement ; on commandait à mes membres, à mes muscles. Actuellement encore, on me retire mes pensées, il faut que je les cherche... on me fait penser à des choses que je ne veux pas, en agissant sur un lobe de mon cerveau au moyen d'une longue aiguille. Je me sens diminuée de l'attention à cause des volontés étrangères qui agissent sur les autres parties de mon cerveau. »

Le syndrome d'influence est typique, il n'implique plus maintenant le caractère désagréable d'ambition, et il est utilisé partialement en vue de satisfaire des tendances affectives refoulées : le désir d'une maternité. Comme beaucoup de vieilles filles, D... a senti cruellement son isolement, elle a en particulier beaucoup souffert de ne pouvoir créer une famille ; un mariage tardif, avec un veuf beaucoup plus âgé qu'elle, n'a pu satisfaire son désir ; celui-ci, refoulé pendant toute sa vie conjugale, est réapparu au cours de l'évolution de la psychose à la faveur de l'affaiblissement intellectuel, et a donné lieu à une construction imaginative dont le mobile compensateur n'échappera pas. Malgré le dévergondage de l'imagination, le thème reste systématisé à l'idée de maternité ; il entraîne la méconnaissance du mari actuel, des enfants de celui-ci. D... prétend posséder un mode procréation particulier, « la mésonérencie », qui permettrait aux jeunes filles bien élevées de devenir mères sans offenser la vertu et les convenances.

« La mésonérencie, explique la malade, consiste à greffer directement l'ovule sur la matrice ou le bassin. Je ne sais comment on procède; on m'endormait, ainsi qu'on l'a fait bien des fois, mais pour d'autres motifs. Je n'ai jamais eu de rapports analogues à ceux de la vie conjugale, dont je n'ai pas eu d'enfants, ce que j'ai vivement déploré. J'ai appris par influence que j'avais conçu par « mésonérencie » il y a près de trente ans. L'incubation de la « foetamie » durent vingt-huit jours au minimum pour que les desseins des organes se précisent et que les dons de l'intelligence ou du sentiment se manifestent. Je ne me suis jamais aperçue à aucun signe que j'étais enceinte, mes règles étaient ponctuelles comme celles de autres célibataires. Au bout de l'incubation, il n'y a pas d'accouchement; on cueille l'embryon, comme on le fait d'une groseille; on utilise parfois un aimant, il me semble que c'est ainsi. Ce procédé est utilisé chez certaines mères qui ne peuvent mener complètement une grossesse pour raisons de santé ou malformations organiques. Le germe organique est retiré de la « mésonérencienne » et regreffé chez une femme qui le mènera jusqu'au terme normal. Mariée, je n'ai pas eu d'enfant normalement, mais je menais plus longuement la « mésonérencie », ainsi que je le constatais chaque année en me voyant grossir du bassin. Toutes les femmes comme moi, nous donnons les aptitudes intellectuelles et sentimentales; les autres femmes non mésonérenciennes ne font qu'apporter de petites modifications à l'organisme et n'interviennent pas dans la formation de l'esprit.

Mes enfants sont éparés à travers le monde, sous le nom de parents chez qui ils sont arrivés à terme ; j'en ai forcément perdu de vue, mais j'ai le bonheur de les retrouver peu à peu, ainsi ma petite Simone. Mes garçons ont tous fait de brillantes études et occupent d'importantes situations en Amérique ; j'ai marié richement plusieurs de mes filles, toutes sont heureuses », etc., etc.

Ce dévergondage imaginaire ne va pas sans une certaine satisfaction. L'énormité des conceptions échappe à notre malade, qui par ailleurs manifeste une certaine activité intellectuelle ; la croyance paraît ici très fermement attachée aux conceptions délirantes.

Les réactions en témoignent également, et le désir de sortie est ici subordonné à la tâche que la malade sait lui incomber : la recherche de ses enfants ; les mobiles personnels : reprise de la vie conjugale, désir de liberté, fuite du milieu actuel, sont tout à fait secondaires et en corrélation étroite avec le thème délirant.

* * *

Si le but univoque de la compensation est de satisfaire les tendances contrariées, les causes qui l'ont provoquée et les modalités réalisées par elle sont innombrables ; de la création esthétique au dévergondage imaginaire, elles forment une riche gamme où par degrés insensibles on passe du normal au pathologique.

Légitimée et féconde chez le sujet normal, elle perd rapidement ces caractères à mesure que nous

nous en éloignons. Si sa nécessité se trouve également justifiée au cours des psychoses délirantes, elle n'apparaît cependant plus ici que comme une forme inférieure de pensée, reliquat des mentalités enfantines ou primitives.

Cette tendance à une activité mythique stérile devra être rigoureusement combattue chez les prédisposés, invinciblement entraînés à sacrifier le monde objectif aux rêveries capricieuses de la vie intérieure. La prophylaxie s'attachera tout spécialement à détruire le caractère subjectif et asocial de leur esprit et à prévenir les causes de désadaptation. Au cours des psychoses de compensation, la psychothérapie se fera prudents et discrète ; elle s'appliquera, soit à dériver l'activité mentale, soit à la sublimer à la faveur d'un mécanisme plus légitime ; elle ne devra jamais perdre de vue que le désarroi est fréquent au cours de ces tentatives et qu'il peut en résulter de violentes réactions émotives. Lorsque la compensation intervient secondairement au cours d'une psychose confirmée à pronostic grave, il est inutile et peu souhaitable de réduire le compromis à la faveur duquel le malade s'est soustrait aux rigueurs de ses persécutions et grâce auquel il revit ou espère une existence meilleure. Ainsi la compensation apparaît non seulement comme un mécanisme qui permet de suivre et d'interpréter l'évolution des psychoses, mais encore qui règle l'opportunité et oriente l'action de la psychothérapie.

CONCLUSIONS

Le but essentiel de la compensation imaginative est surtout d'ordre affectif ; elle apparaît comme un facteur d'illusion souvent légitime, dont le but est de satisfaire des tendances contrariées. Les causes qui l'ont provoquée, les modalités réalisées par elles sont innombrables.

Elle implique un rapport très lâche de l'individu et de la réalité extérieure ; il y a abstraction dans les perceptions désagréables et utilisation partielle des données favorables à la réalisation imaginative.

Si la compensation est un mécanisme psychologique offrant un caractère très général, elle présente par contre une valeur très diverse selon les moyens mis en œuvre et les résultats auxquels elle donne lieu.

La compensation paraît être l'apanage de certains psychopathes constitutionnels chez lesquels la psy-

chose n'est souvent que l'aboutissement normal de l'infirmité psychique.

Chez les schizoïdes, nous assistons fréquemment à des manifestations compensatrices au cours des états schizomaniques et schizophréniques, où l'on note une discordance flagrante entre l'activité pragmatique et l'activité imaginative.

La compensation peut à elle seule constituer toute la maladie, pour laquelle le terme de psychose de compensation a été proposé. Dans des cas plus nombreux, elle n'apparaît plus que comme symptomatique d'une psychose caractérisée évoluant pour son propre compte. Enfin, elle n'est parfois qu'ébauchée sous l'aspect de jeu dans certains états d'excitation intellectuelle.

Légitime et féconde chez le sujet normal, elle perd rapidement ses caractères, à mesure que nous nous en éloignons. Si sa nécessité se trouve également justifiée au cours des psychoses délirantes, elle n'apparaît cependant plus ici que comme une forme inférieure de pensée, reliquat des mentalités enfantines ou primitives.

Cette tendance à une activité mythique stérile devra être rigoureusement combattue chez les prédisposés. Au cours des psychoses de compensation, la psychothérapie se fera très prudente. Elle ne devra jamais perdre de vue que le désarroi peut entraîner de violentes réactions émotives.

La compensation apparaît non seulement comme un mécanisme qui permet de suivre et d'interpréter l'évolution des psychoses, mais encore qui règle l'opportunité et oriente l'action de la psychothérapie.

VU : *Le Président de Thèse,*
H. CLAUDE.

VU : *Le Doyen,*
ROGER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. LAPIE.

